



Joann Sfar dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Moi je dis toujours aux gamins qui viennent me voir : faites plus de dessins d'après nature !

JÉRÔME COLLIN : Bonjour.

JOANN SFAR : Bonjour. Je voudrais aller à la librairie Filigranes svp.

JÉRÔME COLLIN : Bien.

JOANN SFAR : N'essayez pas de me trander parce que je connais très bien la ville.

JÉRÔME COLLIN : N'essayez pas de me menacer non plus.

JOANN SFAR : En fait non je ne la connais pas du tout, vous pouvez me faire faire 3 fois le tour et je ne m'en rendrai pas compte. Si je vois marqué Liège je m'apercevrai qu'on est allé un peu trop loin.

JÉRÔME COLLIN : De toute façon je vous trande si je veux. Filigranes !

JOANN SFAR : Vous avez des crayons dans votre taxi.

JÉRÔME COLLIN : Moi j'ai de tout dans mon taxi, j'ai des disques, j'ai des crayons, j'ai des bouquins... Mais c'est un peu ma maison en même temps.



Regardez la diffusion d' [Hep Taxi !](#) avec Joann Sfar sur la Deux

JOANN SFAR : C'est bien.

JÉRÔME COLLIN : C'est un peu ici que je passe ma vie.

JOANN SFAR : Vous avez beau temps hein. C'est comme à Paris. Hein ? On sent que c'est la fin du printemps.

JÉRÔME COLLIN : Oui, on a eu de la chance cette année, c'était bien. Ça se ressent sur le moral. On est tout guilleret.

JÉRÔME COLLIN : Je suis content d'avoir un auteur de BD...

JOANN SFAR : Merci.

JÉRÔME COLLIN : Même si vous êtes bien plus que ça maintenant.

JOANN SFAR : Ah ben je suis dessinateur, c'est présent, même quand il n'y a pas de dessins dans mes livres ça reste des livres de dessinateur je crois.

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai ?

JOANN SFAR : Oui. Oui parce qu'en BD il y a cette idée de la séquence, c'est-à-dire la manière dont les scènes vont se succéder, même quand j'écris un roman j'ai les séquences en tête. Je ne me dis pas « on voit ça », je me dis « il y a ce point de vue, ce point de vue » et finalement c'est ça qui fait le lien entre les BD, le cinéma et le roman, c'est une succession de points de vue qui donne une histoire.

JÉRÔME COLLIN : On doit faire des études pour devenir auteur de BD ?

JOANN SFAR : D'abord il faut que les parents vous autorisent à faire un métier artistique. Il faut faire des études pour qu'ils vous fichent la paix.

JÉRÔME COLLIN : Ça c'est dans votre famille !

JOANN SFAR : Voilà. Moi j'ai fait philo pour que mon papa me laisse tranquille et après j'ai fait les Beaux-Arts à Paris. En réalité on ne vous demande jamais vos diplômes, n'empêche que pour dessiner et pour écrire c'est pas mal de savoir dessiner et de savoir écrire. Après comment on s'y prend, chacun son chemin.

JÉRÔME COLLIN : Et est-ce qu'être dessinateur de BD ça demande une technique de dessin particulière ?

JOANN SFAR : Ah oui !

JÉRÔME COLLIN : Oui ?

JOANN SFAR : Il y a une gymnastique, il faut que ça vienne sans y réfléchir au bout d'un moment. Moi je dis toujours aux gamins qui viennent me voir : faites plus de dessins d'après nature. Parce que quand on prend l'habitude, comme les pianistes qui font des gammes, si on fait des dessins d'après nature 2 ou 3 heures par jour, après l'imagination va marcher beaucoup mieux. Donc il y a cet aller-retour réel-imaginaire qui fait qu'au bout d'un moment, le dessin, on ne se dit pas « je vais dessiner un bonhomme qui marche », le dessin apparaît comme sur un révélateur photo. Donc je ne me dis jamais « je fais les yeux en premier ou je fais le nez en premier », j'ai un flash où je vois ce qu'est en train de faire le personnage et tout d'un coup la scène apparaît sur mon papier. Donc ça, ça vient avec le temps, c'est presque de l'hypnose.

JÉRÔME COLLIN : Oui, il n'y a plus de technicité.

JOANN SFAR : Il n'y en a plus. Il n'y en a plus parce que s'il y en a on n'est plus en train de raconter une histoire, on est en train de faire un effort et puis tout se voit. Donc c'est la pratique, c'est comme tout.

J'ai commencé la BD à l'âge de 6 ans, mais j'ai été publié à 24 ans !

JÉRÔME COLLIN : Ça fait combien de temps que vous faites de la BD ?

JOANN SFAR : Moi j'ai commencé à l'âge de 6 ans, mais j'ai été publié à 24 ans. Disons qu'avant même de savoir écrire je faisais des BD et j'ai toujours dit que c'est ça que je voulais faire, entre guillemets, quand je serais grand.

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai ?

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLLIN : Comme si c'était prédestiné ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JOANN SFAR : Ça m'a toujours plu. C'est un truc qui m'a toujours passionné. On joue avec les dessins de BD, même quand on les regarde, moi j'avais Conan le Barbare quand j'étais gosse et je les coloriais. Ça m'a toujours donné du bonheur en fait.

JÉRÔME COLLIN : Quelqu'un vous a raconté qu'à 6 ans vous disiez « moi je veux dessiner et raconter des BD ».

JOANN SFAR : Mais je m'en souviens. Toute la famille. Mais à l'école, quand on disait : qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ? Moi je mettais dessinateur et pompier. On ne sait jamais, si dessinateur ça ne marche pas au moins j'aurai un beau camion mais...

JÉRÔME COLLIN : Mais même le nom était prédestiné parce que Sfar ça vient de sofar, c'est ça ?

JOANN SFAR : Oui. C'est le scribe.

JÉRÔME COLLIN : C'est le scribe.

JOANN SFAR : C'est celui qui écrit... qui calligraphie les rouleaux de la Torah.

JÉRÔME COLLIN : C'est quand même tout à fait prédestiné.

JOANN SFAR : C'est un coup de bol. C'est un coup de bol parce qu'il n'y a pas d'autres auteurs dans ma famille. Mon papa est avocat, donc j'ai été élevé dans le culte d'un père qui parle bien et mon grand-père maternel parlait une dizaine de langues donc je viens d'une famille...bon dans toutes les familles, mais je viens d'une famille où ça parle, ça raconte, ça ment aussi beaucoup parce qu'il y a des gens très divers dans ma famille donc j'ai tout entendu quand j'étais petit mais moi les histoires m'ont fait du bien quand j'étais enfant donc j'ai envie de raconter des histoires, c'est tout.

JÉRÔME COLLIN : Oui normalement ce qui nous fait du bien quand on est enfant et qu'on a envie de perpétuer, une fois qu'on arrive à l'âge adulte on se corrompt et on abandonne ça. Par facilité ou par lâcheté ou...

JOANN SFAR : Il y a ça, il y a aussi le fait que j'ai reçu une éducation religieuse un peu présente, un peu costaud comme ça, et moi j'ai toujours vu ça avec tendresse mais pour être honnête je n'y ai jamais cru et quand j'entendais des types adultes, vachement intelligents, qui m'expliquaient que Moïse avait ouvert la Mer Rouge, j'étais embêté parce que je me disais « mais en plus ils y croient », et là j'ai senti la puissance d'une bonne histoire. Parce que quand même on a beau ne pas croire en Dieu, la Bible c'est une sacrée bonne histoire et ça, ça m'intéressait beaucoup. Je me suis dit tiens, ils ont un truc qui fascine tout le monde et ça me plaît beaucoup.

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai que c'est une bonne histoire avec tout ce qu'il faut dedans.

JOANN SFAR : Parce que ce que je trouve amusant c'est que même les Juifs qui comme moi ne sont pas croyants, ils vont utiliser quand même la Bible pour expliquer qu'ils ne sont pas croyants, donc ça veut quand même dire qu'on tourne toujours autour de cette histoire-là et, comment elle s'appelle la petite chanteuse là, Riff Cohen, elle a chanté « j'aime Dieu qui existe, j'aime Dieu qui n'existe pas », j'ai trouvé ça très beau. J'aime bien être là-dedans.

Je veux avoir le droit d'être Juif, pas religieux, niçois et laïc !

JÉRÔME COLLIN : C'est marrant parce que vous dites « je suis un Juif non croyant », et en même temps pratiquement toute votre œuvre, peut-être même pas pratiquement, tourne autour de cette notion de judéité qui n'est même pas hyper présente, qui est...

JOANN SFAR : D'abord je ne peux pas faire autrement parce que toutes les voix qui me viennent sont des voix juives et quand je pense à ce qui m'a fait écrire, des Romain Gary, des Albert Cohen, des Woody Allen, bon mais après il y a aussi un autre rêve chez moi, c'est le rêve d'un judaïsme culturel. Pourquoi je ne parle jamais du Sheitel et tout le temps d'Odessa c'est parce qu'Odessa c'était une ville laïque qui était habitée majoritairement par des Juifs qui ont fait de l'opéra, du théâtre, de la musique, des chansons, finalement ils ont fait le lit de Broadway. Et en Union Soviétique, s'il y a une seule chose que je garderai, sur votre papier d'identité il y avait marqué Juif mais pas comme une religion, comme une nation. Dans l'esprit des Soviétiques il y avait les Tatares, les Ouïghours, et les Juifs. Donc ce rêve-là, des Juifs qui seraient une des voix européennes, m'intéresse. L'idée que l'Europe moderne est née en Hollande avec Spinoza, elle est née avec un ophtalmologue juif qui s'appelait Spinoza qui a décidé que Dieu n'était



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

pas dans le ciel, et donc comme Dieu n'est pas dans le ciel, tout est sacré mais pas plus que ça, donc du coup les rois ne règnent plus de raison divine, donc à cause de ça on a la Révolution française et les Lumières et tout ça, donc si la voix juive c'est une voix qui appartient à l'Europe et qui en même temps est toujours assez bizarre pour foutre un peu la merde, pour provoquer, pour être bizarre, là je m'y reconnais vraiment ?

JÉRÔME COLLIN : Est-ce que vous utilisez le luxe en tant que Juif bien évidemment, de vous moquer ?

JOANN SFAR : Bien sûr. On vit en France en ce moment un réveil identitaire très fort, dans toutes les communautés, les gens veulent beaucoup revendiquer ce qu'ils sont, bon, moi je veux bien à condition qu'on ait le droit d'être incohérent. Je veux avoir le droit d'être Juif, pas religieux, niçois, laïc et je ne veux pas qu'on me dise « choisis entre tout ça ». Je n'ai pas envie qu'on m'oblige à résoudre mes problèmes, si j'ai des problèmes c'est mon affaire, mais ça me paraît très important de ne jamais avoir honte de ce qu'on est, mais de ne pas l'utiliser pour embêter les autres. Ça me paraît très intéressant. Et par exemple, on n'est pas d'accord mais on discute quand même. Ça me paraît intéressant aussi.

JÉRÔME COLLIN : Vous êtes sage.

JOANN SFAR : Non, non je suis désespéré. J'étais sage à l'époque où je faisais « Le Chat du Rabbin ». Quand je faisais « Le Chat du Rabbin » je voulais éduquer les jeunes gens, leur dire qu'on peut s'aimer, qu'il faut être tolérant, tout ça, je pense qu'aujourd'hui on arrive à un degré de violence et de désespoir en Europe qui m'a amené à changer mon discours.

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai ?



JOANN SFAR : Oui. Quand je fais le roman « L'Éternel » j'ai l'impression que l'Europe se recherche des boucs-émissaires, comme elle a fait dans les années 30, et cette année en France ça a été extraordinaire, on s'en est pris successivement aux immigrés, aux riches, aux homosexuels, on a réussi à s'en prendre d'abord à Sarkozy ensuite à François Hollande mais avec la même haine, et finalement on est une France, on est une Europe qui a envie de



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

détester des gens. Et ça c'est tellement fort que tu ne peux pas faire de la morale là-dessus, tu ne peux pas expliquer la vie, tu peux juste dépeindre un monstre qui galère à force d'être un monstre et de montrer à quel point le tragique européen est dangereux, il est en train de se réveiller et il faut trouver un remède à ça sinon on va s'entre-bouffer.

JÉRÔME COLLIN : Votre remède c'est quoi ?

JOANN SFAR : Le sexe. Pardon, l'amour.

JÉRÔME COLLIN : Parlons-en.

JOANN SFAR : Regardez, nos cinéastes favoris, Lubitsch qui a commencé à l'UFA dans le cinéma expressionniste allemand, tragique, muet, dur, noir, il va aux Etats-Unis et il invente la comédie américaine, il s'envoie plein d'actrices américaines et il va beaucoup mieux. Bon, c'est un peu le projet que je propose à mon vampire, c'est-à-dire qu'au début il renaît d'entre les morts, il veut retrouver sa fiancée, son frère c'est envoyé sa nana, il va les voir la nuit, il n'ose pas les mordre, il fait ça pendant 120 ans et après il se trouve une psychanalyste juive newyorkaise avec des gros nichons et ils sont heureux. Elle est nulle en psychanalyse mais...

JÉRÔME COLLIN : Elle est naze.

JOANN SFAR : Oui elle est nulle en psychanalyse mais lui...

JÉRÔME COLLIN : Mais quoi, son avantage c'est qu'elle ait des gros nichons ?

JOANN SFAR : Ça c'est important mais lui est nul en vampire aussi. Parce que lui il n'ose pas tuer les gens et elle ne parvient à soigner personne du coup ça fait un lien. Par contre elle ce qu'elle sait faire très bien c'est sauter par la fenêtre. Elle saute par la fenêtre et il va la sauver façon Superman. Donc c'est un peu ça leur relation. Et oui le roman commence par ce type qui n'ose pas se mettre dans le lit d'une nana parce que machin et ça se termine par ce vampire qui accepte d'être dans le lit d'une fille et y découvre qu'il n'est pas si froid. Parce qu'il pensait qu'il avait la peau froide. Je crois en tout cas qu'en France on a besoin d'amour en ce moment. J'ai vu la France râleuse et machin et tout mais je ne l'ai jamais vue comme en ce moment. Il y a un truc de haine qui est... On dirait le scorpion qui se pique tout seul en ce moment.

JÉRÔME COLLIN : Ça vous fait vraiment peur ?

JOANN SFAR : Mais il y a de quoi. Parce que là on en est... Là il y a des homosexuels qui se font péter la gueule, il y a des journalistes qui se font casser la figure, des gens que je trouvais sensés avant qui se radicalisent...

JÉRÔME COLLIN : Comme ?

JOANN SFAR : Comme des Musulmans, comme des Juifs, comme des Chrétiens, qui chacun font le concours de qui va être le plus bête. Moi je vois de plus en plus de Juifs qui me disent qu'ils n'ont pas d'avenir en France parce que tout le monde les déteste, je vois de plus en plus de copains musulmans qui sont très emmerdés parce qu'on leur demande de se déterminer sans cesse par rapport à la religion, alors qu'il y en a qui n'en ont rien à faire, et je ne comprends pas pourquoi des débats qui avant pouvaient être aimables deviennent maintenant aussi tragiques. Je n'avais jamais remarqué que c'était grave d'être de Droite ou d'être de Gauche en France, maintenant ça devient une tragédie, sauf que tout est grave. On a développé tellement de haine contre le Centre Droit et contre le Parti Socialiste que du coup on oublie que Marine Le Pen est en train d'être la prochaine présidente de ce pays. Non ça ne va pas ultra bien, je crois qu'il faut dire les choses. Pour un écrivain c'est formidable, pour un citoyen c'est plus embêtant.

JÉRÔME COLLIN : Oui, j'ai vu beaucoup d'artistes qui m'ont dit, notamment américains, qui disaient nous nos meilleures années c'est quand on a un pouvoir pur.

JOANN SFAR : Quand ils ont Georges Bush c'est formidable. Quand les Anglais ont Margareth Thatcher ils inventent Judge Dredd, ils sont très heureux. Le problème c'est que nous non seulement c'est une tragédie mais en plus on a François Hollande, donc on n'a pas envie de taper sur François Hollande, le pauvre, ce n'est pas facile, donc on n'a pas envie de l'accabler, mais...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

Je fais partie des victimes collatérales d'une pédopsychiatrie mal comprise !

JÉRÔME COLLIN : Elle était marrante cette psychanalyste dans votre bouquin. Vous avez aussi un vrai compte à régler avec eux ? Avec les psys ?

JOANN SFAR : J'en ai plein dans ma famille, que j'aime beaucoup d'ailleurs, mais quand j'étais petit ça ne s'est pas très bien passé parce que j'ai perdu ma mère avant l'âge de 4 ans et ils se sont tous réunis et ils ont trouvé que ce serait une très bonne idée de ma raconter qu'elle était partie en voyage et qu'elle reviendrait quand je serais grand. Donc on va dire que je fais partie des victimes collatérales d'une pédopsychiatrie mal comprise.

JÉRÔME COLLIN : Il y a vraiment eu une réunion de famille après la mort de votre maman...

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLLIN : Que vous ignoriez bien évidemment...

JOANN SFAR : Bien sûr.

JÉRÔME COLLIN : Pour dire : on ne va pas le dire au petit.

JOANN SFAR : Bien sûr. Et malheureusement j'ai découvert depuis que je ne suis pas le seul, j'ai rencontré beaucoup d'amis qui avaient perdu des parents ou des frères et sœurs à la même période et on a du mal à se l'imaginer mais dans les années 70 c'était très courant de dire ça aux enfants. Moi mon papa qui ne connaissait rien en pédopsychiatrie a consulté deux docteurs différents. L'un d'eux a dit « il faut absolument tout lui dire parce que sinon il va se sentir coupable » et l'autre a dit « il est trop petit pour comprendre, attendez quelques années », et donc mon papa croyant bien faire a dit « ta maman est partie en voyage, elle reviendra quand tu seras grand ».

JÉRÔME COLLIN : Vous vous en souvenez ?

JOANN SFAR : Oui, très bien. Je m'en souviens d'autant mieux qu'on sent qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans ce discours. On se dit « mais pourquoi elle ne m'appelle pas ? Où elle est ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? ». Donc ressentir quelque chose, ne pas avoir les mots à mettre dessus, peut-être que c'est grâce à ça que je fais des histoires aujourd'hui donc je peux être très reconnaissant si on veut, mais enfin on n'en garde pas un souvenir très confortable. Après la 2^{ème} lame du rasoir c'est quand on a découvert qu'on était orphelin, quand on va à l'école, et quand les petits copains le savent aussi et qu'ils te ménagent. Ils se disent ah ben lui comme il est orphelin on va être gentil avec lui, et du coup on n'a pas envie que les gens aient de la peine pour soi, donc du coup je suis très vite devenu un clown. C'est là que j'ai commencé à faire des dessins, pour faire marrer mes copains, parce que j'avais absolument envie qu'on s'intéresse à moi pour autre chose que pour cette histoire-là. Là ça a été très réussi, parce que j'ai fait marrer tout le monde, et là où je suis très reconnaissant à mon père, et là il a été bon, il m'a dit « attention, orphelin tu risques de devenir une couille molle », genre le mec qui se fait plaindre et tout, donc il m'a mis dans tous les clubs de sport et d'arts martiaux, et de trucs possibles et imaginables, et il m'a élevé dans « t'es un homme, interdiction de te plaindre ». Et ça j'aime bien.

JÉRÔME COLLIN : Ça vous plait ça ?

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLLIN : T'es un homme, tu dois être dur !

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLLIN : Moi ça m'emmerde.

JOANN SFAR : Oui mais moi j'ai grandi à Nice. A Nice tu ne survivs pas si ce n'est pas comme ça. Ce n'était pas méchant, c'était juste macho.

JÉRÔME COLLIN : Ce qui ne vous a pas empêché de vous faire péter la gueule le jour de votre Bar Mitsvah non ?

JOANN SFAR : Non, je me suis fait racketter. Ils ne m'ont pas tapé. Forcément on m'avait mis le costume et tout ça, pour la première fois j'avais de l'argent de poche dans ma poche, évidemment il y a deux types qui me l'ont pris et c'est drôle parce que mon grand-père qui a été soldat m'a dit « t'as bien fait de leur donner parce qu'ils auraient pu avoir un couteau », mais mon père m'a engueulé. Mon père m'a dit « t'as pas de face, il faut se défendre ».



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JÉRÔME COLLIN : Pourquoi vous aimez qu'on vous dise : tu dois être fort, tu dois riposter, tu dois être là ? Pourquoi l'homme doit être fort ?

JOANN SFAR : Parce que ça fait partie des illusions qui nous rassurent, on a besoin de se dire qu'on est virile, qu'on est fort, même si on sait que ce n'est pas vrai. Moi je suis le plus égalitaire au monde entre les sexes. Quand j'apprends les inégalités de salaire entre les hommes et les femmes ça me scandalise, quand je vois que les religions tout autant qu'elles sont rabaissent la femme et mettent l'homme en avant, par contre le cirque macho de la drague, de la séduction, de la frime, comme on a à Nice...

JÉRÔME COLLIN : Ça vous plait.

JOANN SFAR : Ça me plait.

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai que c'est très marrant.

JOANN SFAR : Voilà. Ça me plait d'autant plus que les nanas savent se défendre. C'est-à-dire que Nice, le Nord de l'Italie, la Corse, c'est des endroits où les nanas savent très bien se défendre et ce n'est pas toi le chef, mais il y a un petit théâtre un peu hyper sexué qui est amusant. Donc oui, ça me plait. Mais c'est du cirque, ce n'est pas sérieux. Et d'ailleurs en vrai quand on dit que les Niçois et tout ça sont violents, ce n'est pas vrai, c'est des grandes gueules. C'est-à-dire le fait de faire le macho très souvent ça évite des bagarres, ça évite des confrontations. Moi j'aime bien le cirque en fait.

Mon Grand-Père a sauvé la main gauche de Malraux !



JÉRÔME COLLIN : Et cette enfance, vous en avez un souvenir positif ? Chaleureux ?

JOANN SFAR : Oui. J'ai eu une super enfance.

JÉRÔME COLLIN : Pourquoi ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JOANN SFAR : Parce que la ville de Nice était assez chouette en fait quand j'étais petit. Il y avait toutes sortes de gosses. Pardon hein ça fait un peu cliché mais il y avait vraiment des petits Juifs, des petits Arabes et des petits Niçois qui étaient les gosses des pompiers sur le port de Nice et on était copains, on nous mettait tous dans les mêmes clubs de sport, on faisait de l'aviron, des trucs comme ça. J'ai gardé des très bons copains. C'est une ville où il y a beaucoup de gens qui sont dans la restauration, dans l'hôtellerie, donc des métiers où on côtoie du monde, on a l'habitude d'être agréable. Oui j'ai eu une super enfance.

JÉRÔME COLLIN : Et la culture à la maison, c'était quoi ? C'était la BD par exemple ou rien à voir.

JOANN SFAR : Oui il y avait un mélange de très haut et très bas en même temps. C'est-à-dire que mon grand-père m'achetait toutes les BD de Conan Le Barbare et en même temps il me lisait l'Iliade et l'Odyssée, il voulait que j'apprenne les sciences physiques, il me parlait dans plusieurs langues différentes, donc ce qui était bien c'est qu'il était intello mais pas snob et ça je crois que ça m'est beaucoup resté, c'est pour ça que j'ai un peu de mal parfois avec la littérature française, c'est que souvent le romancier français a trop peur d'être ridicule hors moi les genres que j'aime le plus c'est la comédie et l'horreur. Donc j'ai besoin qu'il y ait du picaresque, qu'il y ait... quand j'ouvre Romain Gary je suis heureux.

JÉRÔME COLLIN : C'est ça oui.

JOANN SFAR : J'ai eu beaucoup de chance.

JÉRÔME COLLIN : Votre grand-père c'est une espèce de héros familial ?

JOANN SFAR : Oui ! Oui c'était un Juif-russe, Ukrainien, qui est arrivé en France dans les années 30 quand la France voulait des médecins, parce qu'il avait fait des études de médecine, et qui a été le médecin, un des médecins de la Brigade Alsace-Lorraine.

JÉRÔME COLLIN : Sous Malraux.

JOANN SFAR : Voilà. Et il a, coup de bol, il a sauvé je crois la main gauche de Malraux, parce que Malraux était blessé et grâce à ça il a été naturalisé français à la fin de la guerre de la main d'André Malraux. Il y a une lettre où Malraux dit « pour services rendus... ».

JÉRÔME COLLIN : La classe.

JOANN SFAR : Voilà, c'est la gloire familiale. On a grandi dans l'adulation de Malraux. Et de De Gaulle. Mon père qui vient d'une famille algérienne de Gauche si tu veux, à l'origine c'était Mendes France, tout ça, les Juifs d'Algérie ont quand même vraiment en tête que c'est De Gaulle qui leur a sauvé la peau et qu'à un mois près c'était pour eux la déportation. Donc c'est les deux figures politiques françaises à l'ombre desquelles j'ai grandi.

Je suis beaucoup plus admiratif du travail des autres que de mon propre boulot !

JÉRÔME COLLIN : Qu'est-ce qui a fait de vous un homme aussi cultivé ?

JOANN SFAR : Je suis gourmand.

JÉRÔME COLLIN : La curiosité.

JOANN SFAR : Oui, je suis très gourmand. Je crois que je n'ai jamais eu peur de dire que je ne sais pas. Le nombre de choses que tout le monde connaît et que je n'ai jamais su, des grands films que je n'ai jamais vus ou... Je n'ai pas honte de dire que je ne connais pas. Et comme je suis toujours en train de sourire comme un idiot les gens me parlent. Donc j'écoute beaucoup ce qu'on me raconte en fait et je suis beaucoup une éponge. C'est-à-dire qu'avant d'être auteur je suis surtout un lecteur. Je bouffe beaucoup de livres. Je ne dors pas beaucoup donc je passe mon temps à lire, à regarder. Je suis beaucoup plus admiratif du travail des autres que de mon propre boulot. Quand on va me demander pourquoi j'ai fait tel livre, je vais citer les 200 auteurs qui m'ont inspiré. J'ai l'impression, vous voyez, ce que fait Tarantino avec les films de kung fu, moi je le fais avec la littérature juive. C'est-à-dire que sur «L'Éternel » je peux citer les 300 auteurs dont je me suis inspiré ou que j'ai copiés, ou que j'ai pervertis, ou avec lesquels je m'amuse. Les récits de vampires c'est pareil. Avant de faire un récit de vampire j'ai besoin d'avoir une connaissance encyclopédique du genre parce que je suis un énorme geek de ces trucs-là, j'ai besoin d'être à une



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

convention de littérature fantastique et qu'un mec ne fasse pas semblant de s'y connaître plus que moi en Terence Fischer ou en James Wade donc moi je suis plus lecteur qu'auteur à la base.

JÉRÔME COLLIN : Le vampire qui est une des grandes figures de votre œuvre, BD, dans « L'Eternel », c'est quoi ? Parce qu'évidemment on peut mettre beaucoup de choses en parallèle chez vous, parce que vos bouquins parlent beaucoup de votre famille etc... c'est le simple fait de se dire que la vie est mieux quand les morts reviennent ?

JOANN SFAR : Il y a ça et puis aussi le côté c'est le monstre. Alors on va s'inventer un monde parfois parce qu'on veut se créer une norme, on veut se dire oh lala nous on n'est pas comme lui, mais il y a des moments de l'histoire où le monstre ça devient toi alors là tu es inquiet, tu te dis mince alors si le monstre c'est moi ... il y avait pareil dans « Gainsbourg » quand le petit garçon découvre, il est embêté parce qu'il y a des Juifs partout et en plus le Juif c'est lui. Ça, ça le préoccupe. Il y a ça, il y a le vol aussi, c'est un peu comme Peter Pan, c'est un gars qui peut venir la nuit regarder les nanas quand elles dorment, alors ça, ça me chauffe un peu, et donc il y a ça et il y a l'envie de faire une comédie noire, c'est-à-dire de commencer dans vraiment les pires horreurs de la 1^{ère} guerre mondiale avec les Cosaques, les soldats allemands, les trains blindés... et puis petit à petit c'est tellement toutes les nuits pareil d'être un vampire que fatalement ça devient comique parce qu'il va passer 30 minutes à mordre une fille mais le reste du temps il s'ennuie donc il va prendre un caniche, alors comment on fait pour s'occuper d'un caniche quand on est un vampire ? Alors ça ce n'est pas possible. Comme il a l'éternité devant lui il va écrire un roman mais comme justement il a l'éternité il ne va jamais le finir, puisqu'il a tout le temps, donc au bout de 100 ans il n'a toujours pas fini son texte.

JÉRÔME COLLIN : Alors là c'est un bon sujet pour vous.

JOANN SFAR : Ça m'a intéressé.

JÉRÔME COLLIN : Parce que vous, bon vous ne savez absolument pas combien de temps il vous reste à vivre mais vous avez plutôt l'air d'un homme pressé, combien de BD vous avez publiées dans votre vie ?

JOANN SFAR : Trop parce qu'elles ne sont pas toutes bien.

JÉRÔME COLLIN : Combien ?

JOANN SFAR : Entre 150 et 200.

JÉRÔME COLLIN : C'est dingue !

JOANN SFAR : Oui parce que je dessine tout le temps.

JÉRÔME COLLIN : Vous avez quel âge, sans indiscretion ?

JOANN SFAR : J'ai 42 ans.

JÉRÔME COLLIN : 150 BD !

JOANN SFAR : Ben oui. Ça fait trop.

JÉRÔME COLLIN : En ?

JOANN SFAR : En 10 ans. 10 ans, 15 ans.

JÉRÔME COLLIN : 15 ans.

JOANN SFAR : Oui. Mais je dessine tout le temps. Par contre j'ai un gros défaut c'est que je ne les finis jamais. Je vais faire 1 album, 2 albums puis je mets « à suivre » et je ne le termine jamais, mes lecteurs m'en veulent à mort de ça, et là l'avantage du roman c'est que j'ai pu finir une histoire. Je ne me dis pas c'est mon premier roman ça je m'en fous, je me dis juste j'ai 500 pages, d'habitude j'en ai 40, là je peux me permettre de faire le tour d'un sujet, je peux me permettre de tourner autour de quelque chose et ça, ça a été très agréable.

JÉRÔME COLLIN : En BD vous n'avez jamais rien fini ? « Le Chat du Rabbin » est quand même une œuvre finie.

JOANN SFAR : « Le Chat du Rabbin » c'est fini. « Petit vampire » c'est fini ». Mais enfin ça se termine quand même, je mets quand même toujours « à suivre » à la fin même si objectivement c'est fini.

JÉRÔME COLLIN : Vous avez un problème avec les fins ?

JOANN SFAR : Oui. Je ne sais pas le faire.

JÉRÔME COLLIN : Vous videz votre verre jusqu'au bout ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JOANN SFAR : Je ne sais pas finir. Je sais écrire par feuilleton, je sais écrire des épisodes mais je ne sais pas conclure un récit. Je ne sais pas dire ben tout ce que tu as vu ça culmine dans ce truc-là. Moi finalement ce que j'aime c'est quand il y a de la permanence, c'est quand on se dit... comme quand Tony Soprano passe tout un épisode à bouffer une glace sans rien faire d'autre, et bien on n'a pas conclu mais on a dit comment...il y a un côté existentialiste dans mes personnages, ce n'est pas des vrais thrillers en fait.

Les gens ont une passion secrète pour les rabbins !

JÉRÔME COLLIN : Vous êtes pressé ?

JOANN SFAR : Trop.

JÉRÔME COLLIN : Vous avez peur que la faucheuse arrive trop vite ?

JOANN SFAR : Non ce n'est pas ça, c'est que j'ai un côté sale gosse qui fait que des fois je bâcle et ça ce n'est pas bien. Alors j'ai besoin d'être très bien entouré, j'ai besoin d'avoir des éditeurs, et ma femme, et des copains, qui me disent ça c'est de la merde, ou ça refais, ou ça retravaille, parce que... c'est un défaut mais j'ai de la chance parce que j'ai beaucoup de gens bien autour de moi. Alors des fois j'ai besoin de cracher un livre, de cracher un truc qui va être presque du graffiti ou bizarre et parfois de temps en temps au contraire de me rappeler que j'ai un métier de feuilletoniste un peu classique, donc vraiment j'oscille entre des choses très grand public et des trucs un peu underground, j'ai besoin des deux.

JÉRÔME COLLIN : C'est quoi les choses plus grand public que vous ayez faites, en termes de BD ? Après on va parler du cinéma évidemment.

JOANN SFAR : Je ne l'ai pas fait exprès mais « Le Chat du Rabbini » oui, ou « Petit vampire » ou « Donjon » mais on ne se dit pas ça, ça va cartonner. On le constate. Après des fois je fais des trucs... quand j'ai fait la BD « Pascin » qui est un de mes livres, un de ceux que j'aime le plus...

JÉRÔME COLLIN : Qui est un peintre.

JOANN SFAR : Oui. C'est un peintre à Paris dans les années 20, c'est très porno, ça on a dû en vendre 4.000 exemplaires alors que « Le Chat du Rabbini » c'est 2 millions, donc on est dans 2 mondes complètement différents.

JÉRÔME COLLIN : 2 millions ?

JOANN SFAR : Enfin dans le monde. Dans le monde entier.

JÉRÔME COLLIN : 2 millions ?

JOANN SFAR : Oui. Mais je n'ai pas mis plus de cœur à « Pascin » qu'au « Chat du Rabbini », c'est que des fois il y a des sujets qui rencontrent leur public.

JÉRÔME COLLIN : Pourquoi « Le Chat du Rabbini » ça a vendu 2 millions d'exemplaires ?

JOANN SFAR : Parce que les gens ont une passion secrète pour les rabbins. Tous les gens ont envie d'avoir un rabbin dans leur maison mais c'est très difficile d'en acheter, ce n'est pas en vente libre, et puis la litière d'un rabbin c'est beaucoup plus gros que la litière d'un chat, il faut nettoyer... Non je ne sais pas du tout. Si, j'ai une petite idée, je crois qu'il n'y avait pas grand-chose de positif et de gentil sur les Juifs d'Afrique du Nord. C'est-à-dire qu'il y avait beaucoup de récits comme « La vérité si je mens » qui se fout de leur gueule et qui les fait passer pour des cons, et il n'y avait pas, en tout cas à ma connaissance, il n'y avait pas de contes, comme il peut y avoir les contes de Bashvis Singer sur les Juifs d'Europe de l'Est, on oublie quand même que les Séfarades c'est eux qui ont inventé la kabbale, c'est eux qui ont inventé un judaïsme ouvert et sur l'Afrique et sur l'Europe puisqu'ils ont servi et de médecins et de commerçants à tout le bassin méditerranéen, donc c'est un judaïsme très laïcisé, très ouvert, très tolérant, donc c'est vrai que « Le Chat du Rabbini » c'est un hommage à ces familles-là. Cette idée... il y a quand même une envie de régler – de régler – d'adoucir les conflits dans les anciennes populations coloniales françaises, donc ça peut –être que ça manquait. Je ne sais pas. J'ai l'impression que les Juifs du Maghreb avaient besoin d'un conte de fées un peu.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

« La religion et le sexe c'est pareil, tu ne le montres pas à tout le monde ».

JÉRÔME COLLIN : Vous êtes élevé dans la tradition juive ?

JOANN SFAR : Oui. A fond.

JÉRÔME COLLIN : Très fort.

JOANN SFAR : Ben oui mais conflictuelle parce que ma famille maternelle, ils n'étaient pas croyants du tout, ma famille paternelle ils sont ultra religieux, traditionnalistes, j'ai des cousins qui sont rabbins, enfin qui sont dans les quartiers les plus religieux d'Israël, il y a des mecs qui viennent les voir du monde entier pour demander des trucs sur la Torah et tout ça... Donc ça se disputait beaucoup, ça discutait beaucoup sur tout ça, ça ne créait pas des ruptures, c'est-à-dire que les gens continuaient d'être amis mais il y avait des manières très différentes et puis mon père c'est un Juif à la fois très traditionnaliste et très laïc et très républicain. C'est-à-dire lui son truc c'était la religion c'est à la maison, tu dois en être fier mais c'est ta vie privée, ce n'est pas fait pour embêter les autres. Par exemple il me faisait louper l'école pour kippour mais il ne mettait pas « fête religieuse », il mettait « raisons personnelles », parce qu'il estimait qu'on n'avait pas à étaler sa religion à l'école. Ça j'aime bien.

JÉRÔME COLLIN : C'est le principe d'un état laïc.

JOANN SFAR : Ça me paraît très important et on oublie d'expliquer aux religieux que ça les protège. Parce que les religieux ont l'impression qu'on les embête avec la laïcité alors qu'au contraire c'est le meilleur moyen de protéger... pour moi, je ne sais pas qui a dit « la religion et le sexe c'est pareil, tu ne le montres pas à tout le monde ». On n'a pas envie d'être exhibitionniste avec sa religion. Quand on voit la manière dont les sectes se comportent on n'a pas envie que les monothéistes se comportent aussi mal que les sectes.

JÉRÔME COLLIN : Mais comment ça se fait qu'à un moment, dans votre œuvre pratiquement toute la description de ce que vous êtes passe par votre judaïté ?

JOANN SFAR : Parce que c'est vrai. Parce que c'est ce que je suis.

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai ? Moi j'ai l'impression que ce que je suis n'est pas qu'un garçon élevé dans une société catholique.

JOANN SFAR : En fait je ne suis pas juste juif, mais tout ce que je raconte c'est juif. Je crois que... mais parce que j'ai été farci de ça depuis que j'étais gosse donc je n'arrive pas... si je peux arriver à être niçois, je peux arriver à être très français, tout ça, c'est ensemble, ce n'est pas l'un ou l'autre, mais je ne peux pas cesser d'être une de ces choses-là. Donc comme un personnage est un peu poreux, il se nourrit un peu...

JÉRÔME COLLIN : De tout cela.

JOANN SFAR : Et puis c'est paradoxal ce que je raconte, de ne pas être religieux mais en même temps d'être très attaché à ça, on voit qu'il y a quelque chose que je n'ai pas envie de régler mais dont j'aime parler...

JÉRÔME COLLIN : Et c'est quoi cette chose que vous n'avez pas envie de régler ?

JOANN SFAR : C'est un folklore, c'est comme les Pogs qui font de la musique irlandaise mais qui la font à leur façon donc moi j'ai envie de raconter de l'humour juif mais à ma façon, ou de la comédie juive mais à ma façon donc sans doute que Philippe Roth il est juif en permanence, même quand il crache sur le Bon Dieu, donc moi mon petit projet il est là. En même temps j'ai l'impression que l'artiste français dont je me sens le plus proche c'est Georges Brassens et il n'y a rien de juif chez Georges Brassens, donc sans doute qu'il m'arrive de m'échapper un peu de mon ghetto.

JÉRÔME COLLIN : Vous l'avez aussi illustré.

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLLIN : Georges Brassens.

JOANN SFAR : Moi dès que j'aime quelqu'un j'ai envie de le dessiner ou de le raconter. Ma religion c'est le dessin. Ma religion ce n'est pas le judaïsme. Mais les voix qui parlent forcément elles sont juives parce que je lis beaucoup de choses juives sans doute.



On ne va pas s'ennuyer parce qu'on picole avec un intello, au contraire, il va dire des cochonneries encore mieux !

JÉRÔME COLLIN : Georges Brassens, c'était quoi le... où est-ce qu'il vous attrape ?

JOANN SFAR : Lui pour le coup c'est vraiment un sage. Lui, il y a des leçons de vie qui me plaisent, il y a une manière de regarder l'espèce humaine qui me plaît beaucoup, il y a une des rares raisons d'être très fier d'être français parce que cette provocation-là elle n'existe pas ailleurs, cette grossièreté amoureuse elle vient directement du Roman de Renard, de Rabelais, là il y a une tradition française et même méditerranéenne, de... dionysiaque, de la provocation, du mélange de la philosophie et de la merde pratiquement donc ça je me sens très heureux là-dedans et j'aime beaucoup dialoguer avec lui, je suis très heureux avec Brassens.

JÉRÔME COLLIN : Et comme leçon de vie c'est quoi ? La leçon de vie que vous prenez de chez Brassens.

JOANN SFAR : Chez lui il y a... ce n'est pas un humaniste mais c'est un amoureux des êtres humains, ce qui est très différent. C'est-à-dire qu'il n'a pas de grandes théories, il est très humble dans la manière dont il les présente, mais il y a quelque chose presque comme chez Bachelard, d'une sensualité, d'un goût du quotidien, on sent que ça passe par la bouche chez lui, il va embrasser, il va boire, il va étreindre, et puis il met plus haut que tout l'écriture. Le fait, quand on lit un texte de Brassens on voit qu'il ne respecte rien, par contre ce qu'il écrit il l'écrit avec beaucoup de sérieux.

JÉRÔME COLLIN : Est-ce que, je me pose toujours cette question, elle est idiote je vous préviens, est-ce que quand on a autant de culture que vous, vous connaissez, vous savez parler des choses, vous les dominer, vous savez les mettre en parallèle, est-ce qu'on a aussi facilement accès aux émotions ?

JOANN SFAR : Ah oui.



JÉRÔME COLLIN : Vous voyez ce que je veux dire ?

JOANN SFAR : Oui.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JÉRÔME COLLIN : Quand on parle de Brassens comme ça, est-ce qu'on peut aussi juste se prendre un truc là ?

JOANN SFAR : J'espère.

JÉRÔME COLLIN : Je vous pose la question.

JOANN SFAR : Ça c'est très important d'expliquer ça aux filles, que les mecs cultivés sont vachement mieux à fréquenter que des mecs pas cultivés. On ne va pas s'ennuyer parce qu'on picole avec un intello, au contraire, il va dire des cochonneries encore mieux, il va être capable d'être très... c'est très important parce qu'on a quand même grandi, en tout cas moi, dans une ville de Nice où être cultivé c'était un peu la loose, aujourd'hui ça change, aujourd'hui on voit bien que le geek ou le mec qui est ultra passionné par quelque chose va gagner en potentiel de séduction, autant fréquenter quelqu'un qui peut parler de mille trucs, c'est important de dire ça aux gamins, qu'ils ne vont pas être moins aimables parce qu'ils se passionnent pour quelque chose.

JÉRÔME COLLIN : Mais est-ce que vous avez un accès facile à vos émotions, vous ?

JOANN SFAR : Oui. Je pleure toujours au cinéma, je pleure dans des moments bizarres d'ailleurs mais... oui j'ai pleuré dans « Django »...

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai ?

JOANN SFAR : De Quentin Tarantino.

JÉRÔME COLLIN : Quand ça ?

JOANN SFAR : Tout le long pratiquement.

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai ?

JOANN SFAR : Tout le long parce que j'avais trop envie de voir un western parce que...

JÉRÔME COLLIN : Mais de jouissance !

JOANN SFAR : C'est... plus que ça ! C'est... on a l'impression d'être nostalgique d'un truc qu'on est en train de découvrir. C'est-à-dire qu'il se permet... il se permet tellement tout sur un sujet grave et en même temps il le fait de manière super propre, c'est-à-dire que quand il raconte les violences qu'ont vraiment subi les esclaves il ne déconne jamais, par contre quand il raconte la vengeance de son héros là il fait comme Kurosawa, il met du sang partout. Je trouve qu'il est tellement propre ce mec, il est tellement à la fois comme un gamin et en même temps très conscient des matériaux qu'il manipule, oui j'ai pleuré dans « Django ».

La France est le pays le plus cinéophile au monde !

JÉRÔME COLLIN : Pourquoi les Français ne parviennent pas à avoir ce détachement par rapport au cinéma ?

JOANN SFAR : Il faudrait des heures pour expliquer ça.

JÉRÔME COLLIN : Il n'y a pas ce côté bêtement et immédiatement jouissif qu'on peut trouver dans ce cinéma-là.

JOANN SFAR : Alors, je ne veux pas me lancer dans une diatribe contre mon cinéma, on est le pays le plus cinéophile au monde...

JÉRÔME COLLIN : La France, oui.

JOANN SFAR : Oui la France est le pays le plus cinéophile au monde et on a un cinéma qui a de vrais problèmes. Qui a des problèmes de télévision. C'est-à-dire que c'est la télé qui paie pour le cinéma français. Donc la télé ça veut dire comédie familiale qui passe à 20h30, donc on va avoir un sous-pull sur la tête et puis on va découvrir des problèmes sociaux dont on se fout complètement, on va essayer de faire rire bêtement et surtout de faire rire tout le monde, il n'y aura pas d'horreur, il n'y aura pas de violence, il n'y aura pas de comédies provocantes, il n'y aura pas de monstres, il n'y aura pas de cow-boys. Ça c'est dommage. Je crois qu'il y a vraiment ça. Je crois qu'il y a aussi un problème de professionnalisation de l'écriture cinématographique. Les Français se sont passionnés pour les séminaires d'écriture l'américaine mais ils ne savent pas le faire donc ils sont ridicules, alors qu'à l'époque du cinéma de papa, à l'époque des Audiard père et tout ça, devenaient scénaristes de cinéma et bien des écrivains, des gens qui avaient travaillé sur les marchés avant, qui avaient été boxeurs, qui avaient été catcheurs et qui finissaient là. Louis Jouvet il faisait du cinéma pour se payer ses pièces de théâtre donc cette manière un peu cosaque d'arriver au



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

cinéma de manière impure c'est ça qui donnait du cinéma de gangster, c'est ça qui donnait du cinéma de genre, aujourd'hui notre cinéma biberonne un peu trop à la même mamelle. Moi j'essaie de faire du cinéma de genre, j'essaie de faire des films fantastiques, malheureusement mes projets sont de plus en plus en langue anglaise parce que je vois où les portes s'ouvrent.

JÉRÔME COLLIN : Donc vous avez fait « Gainsbourg », « Le Chat du Rabbin », il y a eu à la télévision « Petit vampire » aussi, et là vous allez vers un cinéma produit hors de France ?

JOANN SFAR : Ben non, produit pas qu'en France on va dire. Parce que j'ai des projets avec des vampires, j'ai des projets avec des gangsters, j'ai des films avec pure adrénaline.

JÉRÔME COLLIN : Vous ne pouvez pas les monter en France.

JOANN SFAR : Je ne peux pas les monter uniquement en France. D'abord parce que c'est cher, ensuite parce que la volonté n'est pas toujours là et parce qu'il y a une... je ne sais pas comment dire, les portes s'ouvrent assez facilement quand on va à Londres, ou quand on va ailleurs.

JÉRÔME COLLIN : Comment ça se fait ?

JOANN SFAR : Parce qu'il y a une culture domestique en Angleterre du film d'aventure ou du film d'horreur qu'on n'a pas en France.

JÉRÔME COLLIN : Vous êtes connu là-bas ?

JOANN SFAR : Ca a bien marché. « Gainsbourg » a bien marché, les livres marchent bien, ça se passe bien. Mais moi je souhaite rester en France, je souhaite continuer à produire en France, mais je ne veux pas en rabattre sur mon envie de spectacle. Je veux faire des films avec des monstres, des bagarres et du surnaturel, et donc ce n'est pas facile. Et puis on a des mauvaises nouvelles souvent, c'est-à-dire que quand « L'écume des jours » de Gondry sort, qui pour moi est... j'attendais beaucoup de ce film-là, et quand le film ne marche pas, tout de suite on vient me dire : tu vois les trucs spectaculaires ça ne marche pas.

JÉRÔME COLLIN : Le film n'est pas spectaculaire en l'occurrence.

JOANN SFAR : Je ne l'ai pas vu donc je ne sais pas. Mais moi il y a un moment où j'aime les Français c'est quand ils sont complètement cintrés. Et ça on a un peu oublié de le faire depuis quelques temps et tout le monde est flippé, tout le monde... en plus il y a pas mal de crispations en ce moment dans le cinéma, il y a toutes ces histoires de conventions collectives dont on parle mal en fait parce qu'on oublie de dire que ce que demandent les techniciens c'est tout à fait légitime et les techniciens sont pris en otage entre d'un côté des gens qui disent « vous nous mettez trop de règles, on ne va plus pouvoir faire de films », et de l'autre côté leur réalité, la réalité c'est que la plupart des techniciens n'ont pas été payés correctement depuis des années. Ils passent leur vie à entendre qu'exceptionnellement il faut accepter de ne pas être payé et au bout d'un moment ça leur casse les pieds et ce n'est pas bien de venir faire des pétitions contre les techniciens parce que d'abord ce n'est pas eux la chose la plus lourde dans le financement d'un film, et ensuite ce qu'ils demandent c'est un minima. Ce qu'on oublie de dire c'est que pour faire passer cette convention collective la plupart des techniciens ont déjà accepté de baisser leur salaire de 10 à 20 %. Donc on est dans un truc...il y a beaucoup d'hypocrisie derrière ces choses-là. Moi je ne veux pas aller au bout de ma pensée parce que si je vais au bout de ma pensée on va m'en vouloir mais allé, j'y vais, ce que je pense c'est que la France fait beaucoup plus de films qu'elle ne peut en faire donc du coup il y a beaucoup de films qui ne sont pas écrits, qui ne sont pas financés, qui ne trouvent jamais de public et peut-être que si on avait osé à un moment dire que ces films-là n'avaient rien à faire au cinéma, qu'ils étaient peut-être pour la télévision et c'est très bien, on aurait pu faire de vrais films de cinéma derrière. Combien de films sortent aujourd'hui dans les salles qui ne sont pas des films de cinéma ? Moi ma définition d'un film de cinéma c'est un film qui est mieux au cinéma qu'à la télé. Ça veut dire qu'il faut qu'il m'envoie du spectacle. Et c'est vrai que... j'ai l'air de râler contre la France, c'est mon pays préféré, mais c'est mon pays préféré bien malade en ce moment. Donc voilà. Moi avec mon background de BD, de monstres et de machins, c'est comme si j'avais une cible sur le ventre pour me faire tirer dessus donc, dès que je vais amener un truc on me dit oui tu te prends pour Luc Besson, voilà, pourquoi pas à la limite. Ce ne serait pas la pire insulte tu vois de me prendre pour Luc Besson.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

Moi je préfère me casser la figure, je préfère louper un bouquin que de dire : « attention je sais comment on écrit une histoire ».

JÉRÔME COLLIN : C'était marrant ce que vous disiez avec le professionnalisme dans l'écriture etc..., qui est en danger finalement, vous faites attention à ça vous en BD par exemple ?

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLLIN : A ne jamais vous dire « je suis un professionnel de la BD. Il faut un résultat qui ressemble à ceci parce que... ».

JOANN SFAR : Bien entendu parce que j'ai la chance de fréquenter depuis quelques années Guillermo Del Toro donc je vois ses scénaristes et tout, la chose qui leur fait le plus peur aux Américains c'est ce qu'ils appellent « la formule », du type qui devient un professionnel et qui crache des scénarios qui se ressemblent tous. Nous on recherche ça mais eux ils détestent ça les Américains. Quand ils tombent dedans ils sont embêtés. Quand ils ont fait un film qui ressemble à « la formule » ils sont embêtés. Donc moi quand je fais une BD j'ai envie qu'elle plaise à mes copains. Quand j'écris avec Lewis Trondheim sur « Donjon », j'ai envie que ça fasse marrer Lewis, je ne me dis pas « c'est comme ça qu'on doit écrire une histoire ». Moi je préfère me casser la figure, je préfère louper un bouquin que de dire « attention je sais comment on écrit une histoire ». Non je ne sais pas comment on écrit une histoire, des fois je me plante, des fois c'est réussi, des fois on ne sait pas. Je fais de mon mieux.

JÉRÔME COLLIN : Comment ça se passe une BD ? Vous écrivez l'histoire sur une feuille très... et puis vous vous mettez à la découper ? Ou on dessine et puis on voit où ça nous mène ?

JOANN SFAR : Ca dépend des moments. Dans l'idéal je storyboard une 20aine de pages, je les dessine, et puis après je storyboard les 20 pages d'après, dans la pratique des fois j'improvise d'une case à l'autre, il n'y a pas... ce n'est pas lourd à produire contrairement à un film. Dans un film on est obligé d'écrire toute l'histoire avant, on est obligé de compter combien ça va coûter, donc... Il y a une liberté en BD qu'il ne faut pas abîmer.

JÉRÔME COLLIN : Pourquoi être dans un univers aussi libre que celui de la BD et vouloir aller porter cet énorme poids du cinéma à tout prix.

JOANN SFAR : Parce que c'est trop bien de voir des actrices et parce que c'est trop bien d'être avec une équipe de techniciens qui font toutes mes 4 volontés et on s'amuse ensemble, et parce que j'adore être chef d'entreprise. J'adore avoir un gros chantier comme un film. Pour moi c'est comme de la construction. Ce qui me plait – c'est horrible de dire ça – ce qui me plait dans un tournage c'est le budget et les délais. De dire « j'ai eu une rêverie, on me la mise dans un budget et dans un timing et j'ai réussi à tenir mon budget et mes délais ».

JÉRÔME COLLIN : Ça, ça vous excite.

JOANN SFAR : Ca m'excite mais à mort !

JÉRÔME COLLIN : Vous êtes un pervers.

JOANN SFAR : Oui ! Mais parce que je réussis. Je ne dis pas « j'ai réussi commercialement », je dis « sur mes 2 films j'ai tenu les délais et j'ai tenu le budget ». Et ça, ça me fait kiffer mais d'une puissance pas possible.

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai ?

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLLIN : C'est dingue.

JOANN SFAR : Oui parce que c'est une manière de prouver qu'on est un professionnel, c'est une manière de prouver... un type t'a confié le budget d'une république bananière, et tu as réussi avec ça à faire ce qu'il t'avait dit. Et ça, il me semble qu'en cinéma, au-delà du talent artistique la crédibilité c'est super important. Parce qu'au bout d'un moment ça finit par se savoir. Tiens, il n'a pas dépassé ! Ça veut dire que la prochaine fois, quand je vais demander, ça ne veut pas dire qu'à la fin je vais les prendre à la gorge en disant ben tu sais c'est 2 fois plus. Ça, ça me plait.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

ARRÊT A LA MAISON DU LIVRE

ÉRÔME COLLIN : Je vous emmène là 2 minutes.

JOANN SFAR : Ça me va.

JÉRÔME COLLIN : Ça s'appelle « La maison du livre ».

JÉRÔME COLLIN : Et voilà ! Un peu de musique ça ne fait jamais de mal hein.

JOANN SFAR : Mais oui. Merci taxi. Vous êtes un taxi très sympa.

JÉRÔME COLLIN : Oui mais vous allez voir, c'est cher par contre.

JOANN SFAR : Je m'en fous c'est l'éditeur qui paie.

JÉRÔME COLLIN : C'est quoi ?

JOANN SFAR : Je m'en fous c'est l'éditeur qui paie.

JÉRÔME COLLIN : Quand même ces artistes ils sont tous radins

Je ne peux pas travailler dans le silence !

JÉRÔME COLLIN : La musique c'est un truc dont vous avez besoin ? Vous travaillez en musique ou vous êtes plutôt...

JOANN SFAR : Si, c'est surtout que je ne supporte pas le calme. Je ne peux pas travailler dans le silence, je ne peux pas travailler dans le calme, donc si c'est chez moi il y a de la musique, d'ailleurs ce n'est pas forcément du klezmer, ça peut être du métal, mais j'ai besoin que ça me secoue...

JÉRÔME COLLIN : C'est ce que j'allais dire, vous êtes plutôt rock'n'roll non ? En musique.

JOANN SFAR : Ben... du métal j'aime bien.

JÉRÔME COLLIN : Oui ?

JOANN SFAR : Oui. J'aime bien les vieux chanteurs américains, les Hank Williams, les Jimmy Rodgers, Johnny Cash, ça j'aime beaucoup. J'adore les musiques hawaïennes, ça me fait un peu voyager et puis oui les musiques des Balkans, les musiques d'Europe de l'Est.

JÉRÔME COLLIN : Votre chanson préférée de tous les temps ?

JOANN SFAR : Peut-être « Caravan » par Duke Ellington parce que c'est... J'écoute toutes sortes de choses.

JÉRÔME COLLIN : C'est un peu quoi ?

JOANN SFAR : Ben c'est un peu un... je ne sais pas c'est presque mon gimmick « Caravan », c'est talalala... ou comme « Brazil ». En fait j'aime bien les choses qui me font un boléro dans la tête et qui ne s'en vont pas et ça met le dessin en marche. Il y a quelque chose quand même d'une danse dans le dessin donc... si on est chez soi on écoute de la musique 12 heures par jour quand on dessine donc on est obligé d'écouter de tout. Par exemple j'ai toutes les interprétations de Brassens par toutes sortes de musiciens, donc comme je connais par cœur toutes celles qui sont bien là je suis obligé d'écouter celles qui ne sont pas bien pour changer un peu. Donc... j'adore la musique de...

JÉRÔME COLLIN : Ça c'est du vice.

JOANN SFAR : Non ! C'est qu'au bout d'un moment il y a beaucoup d'heures dans une journée, donc il y a ça, sinon je travaille aussi beaucoup dans des bistrot donc là j'ai besoin du bruit alentour. J'ai une petite malédiction c'est que j'arrive à entendre plein de conversations en même temps, comme je suis toujours ultra... alors ça me crispe d'entendre 6, 7 Et là je m'enfonce dans mon dessin, dans mon texte et là tout d'un coup je ne les entends plus. J'ai besoin de bordel pour travailler. Dès qu'on me met dans une pièce vide et tranquille je n'y arrive pas. Sauf ce matin dans le Thalys il y avait des fonctionnaires français du Parlement européen qui étaient d'une connerie ! Mais alors, j'ai dû subir les conversations des mecs qui avaient des discours, vous savez, de fonctionnaires européens, discours d'entreprise genre : il faudrait être en flux tendu, il faudrait gérer les populations... Ça m'a fatigué... ! Et ils parlaient dans leur téléphone pendant tout le Thalys, et j'ai bien vérifié il n'y avait pas marqué « silence » dans le wagon, donc j'étais dans le seul wagon où il n'était pas marqué « silence », et je me suis dit que le jargon d'entreprise du Parlement européen n'était pas très joli.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JÉRÔME COLLIN : Non c'est moche. Il n'y a rien à faire.

JOANN SFAR : Alors que les ébénistes, les marins, eux ils ont un jargon professionnel qui est plus intéressant.

Albert Cohen disait que le jambon était la partie juive du porc !

JÉRÔME COLLIN : vous avez étudié la Torah gamin ?

JOANN SFAR : Oh ben comme les autres enfants, c'est-à-dire que j'allais à l'équivalent du catéchisme, ça s'appelle le talmud torah, c'était le mercredi et le dimanche matin, et...

JÉRÔME COLLIN : Ça vous a intéressé ?

JOANN SFAR : Pff non, je me souviens de tout mais ça ne m'a pas intéressé. Je trouvais que c'était de belles histoires, n'étant pas croyant je n'arrivais pas à me persuader que c'était très important et j'étais toujours un peu fasciné que des gens y croient vraiment. C'est-à-dire que les gens aient vraiment peur que si ils allaient manger du cochon Dieu n'allait pas être content, enfin comme si Dieu n'avait que ça à faire, et j'étais toujours assez effrayé de voir que des grandes personnes prennent ça au sérieux et surtout de voir comment on arrive à le faire croire aux enfants. Déjà le Père Noël c'est un gros truc mais là c'est encore plus, Dieu c'est un super Père Noël.

JÉRÔME COLLIN : Et l'ado que vous étiez comment il a dealé avec les préceptes de la religion quand même, quand on est ado on a quand même envie de se chipoter, la religion dit attention vous ne pouvez pas, ce n'est pas bien...

JOANN SFAR : Non je ne me suis jamais rebellé parce que je n'avais pas contre quoi me rebeller parce que vraiment jamais été très croyant, c'était quelque chose que je regardais avec tendresse, presque comme des légendes familiales ou des choses comme ça, et puis finalement peut-être que je n'ai pas eu tort parce que les fêtes familiales sont très agréables, les diners avec tout le monde.... Donc pour moi la religion, d'ailleurs qu'elle soit juive ou chrétienne ou musulmane, c'est des fêtes de famille, ça je comprends très bien. Après les interdits, moi je n'ai pas beaucoup le goût de l'interdit donc je mange cachère parce que ça fait plaisir à mon papa et quand mon papa est loin je ne mange pas cachère, voilà. Donc c'est très géographique. Je mange cachère à Nice.

JÉRÔME COLLIN : Là vous n'avez pas encore fait votre libération.

JOANN SFAR : Si, mais par respect, c'est juste respectueux, c'est tout. Albert Cohen disait que le jambon était la partie juive du porc. C'est celle qu'il aimait.

JÉRÔME COLLIN : C'est très marrant.

JOANN SFAR : Et ma grand-mère disait au sujet du crabe : c'est tellement bon pourquoi veux-tu que ce ne soit pas cachère !

Ma femme a mis 25 ans pour me dire que la BD ne la passionne pas du tout !

JÉRÔME COLLIN : Ça marche la BD avec les femmes. On dit toujours que les rock stars c'est super bien, mais la BD ?

JOANN SFAR : Alors je vais vous dire un aveu que m'a fait ma femme il y a 1 semaine ! C'était mais... ça fait 25 ans que ma femme m'aide à écrire, me soutient, me fait des compliments sur des BD, il y a 2 semaines elle m'a dit : tu sais, maintenant que tu as sorti un roman, je peux te le dire, la BD ça ne me passionne pas du tout. Elle a mis 25 ans à me le dire !

JÉRÔME COLLIN : Mais non !

JOANN SFAR : Ben oui. Donc moi...

JÉRÔME COLLIN : C'est qu'elle vous aime parce que 25 ans, 200 BD...

JOANN SFAR : Alors moi j'ai le sentiment qu'il y a eu... y a une 15aine d'années une espèce de mouvement où on a vaguement expliqué que les BD c'était possible pour les filles, que ça allait nous aider à draguer, que ça allait nous permettre de nous faire des copines, et il y a une tentative en ce moment de repli où ça va redevenir comme avant, où ça va redevenir infréquentable et tout ça, moi j'aimerais bien que ça continue à plaire aux filles, parce qu'on s'est tellement fait embêter par les guitaristes quand on était ado, on voudrait bien profiter un peu de notre statut de



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

dessinateur pour frimer. Le dessin en tout cas c'est bien. On est quelque part, on dessine une personne... oh tu m'as dessiné ! Oui je t'ai dessiné. Ça, ça me plaît bien.

JÉRÔME COLLIN : Hop maintenant on va à la maison.

JOANN SFAR : Non ce n'est pas comme ça mais quand même c'est marrant.

JÉRÔME COLLIN : Vous avez un problème avec les rousses ou pas ?

JOANN SFAR : Non pourquoi ?

JÉRÔME COLLIN : Je vous demande.

JOANN SFAR : Ah parce qu'elle est méchante dans le roman.

JÉRÔME COLLIN : Non puis même dans vos BD il y a des rousses.

JOANN SFAR : Ben oui mais parce que comme quand on imprime sur papier en quadrichromie les cheveux rouges ça s'imprime très bien.

JÉRÔME COLLIN : C'est juste technique ou quoi ?



JOANN SFAR : Ben oui c'est comme Hulk il est vert parce que ça se voit plus. Hulk à la base il était gris mais ça ne se voyait pas donc ils ont...

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai ?

JOANN SFAR : Bien sûr. Donc ils ont décidé au bout d'un moment de le faire vert pour qu'on le voie plus.

JÉRÔME COLLIN : Ah bon !

JOANN SFAR : Oui. Donc les rousses en BD ça se voit. Et puis les vampires elles ont souvent des cheveux rouges parce que...

JÉRÔME COLLIN : Ah moi je croyais que tous les auteurs de BD avaient les mêmes goûts que moi.

JOANN SFAR : Parce qu'ils aiment les rousses ? Je ne m'en rends pas compte. Ca je ne m'en rends pas compte mais c'est vrai que je peux dessiner des rousses. Enfin je dessine ce qu'on...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JÉRÔME COLLIN : Vous en avez fait une fort vilaine de rousse.

JOANN SFAR : Elle est méchante ! J'adore. C'est-à-dire qu'elle est enceinte depuis plus de 100 ans, forcément ça la met de mauvaise humeur.

Les récits de vampires ce sont des récits sur l'angoisse par rapport à la sexualité !

JÉRÔME COLLIN : Vous connaissez ça ?

JOANN SFAR : Qu'est-ce que c'est ?

JÉRÔME COLLIN : Ceci.

JOANN SFAR : Oui ! C'est « Vampire » d'Edvard Munch ! Je l'ai traité sur France Inter il y a 1 semaine. J'ai une émission sur France Inter qui s'appelle « Vous voyez le tableau », dans laquelle je commente des œuvres et...

JÉRÔME COLLIN : Ah bon ?

JOANN SFAR : Oui et ce tableau...

JÉRÔME COLLIN : Génial.

JOANN SFAR : Voilà, et ce tableau est au Musée d'Orsay en ce moment, dans l'exposition « L'ange du bizarre », et ça s'appelle « Vampire ».

JÉRÔME COLLIN : Vous en avez dit quoi ? Vous avez dit « mais j'ai écrit sur cette femme ! ».

JOANN SFAR : Exactement. Oui c'est à peu près ce que j'ai dit vu que c'est mon personnage, c'est la rousse qui mord des gens. Non j'ai expliqué que c'est un reliquat de l'époque où on pensait que les femmes étaient méchantes et que les femmes étaient effrayantes.

JÉRÔME COLLIN : Et ce n'est pas vrai ?

JOANN SFAR : C'est vrai dans les récits de vampires. Les récits de vampires ce sont des récits sur l'angoisse par rapport à la sexualité etc... donc ce sont des récits où on a peur des femmes, les récits de vampires.

JÉRÔME COLLIN : Attendez, les récits de vampires c'est des récits sur l'angoisse par rapport à la sexualité par exemple ?

JOANN SFAR : Ben oui puisque le vampire toute sa sexualité passe par la bouche, ça veut dire qu'on dit qu'il est mort-vivant mais ce n'est pas forcément après la vie, il peut être avant la vie aussi. C'est le moment où on est ado, on n'ose pas encore se lancer dans une sexualité d'adulte donc on a... y'a un truc comme ça donc il y a quelque chose de la peur de la femme, de la peur de l'autre, de la peur de se faire dévorer...

JÉRÔME COLLIN : Elles vous ont fait peur, vous, les femmes ?

JOANN SFAR : Non, ça va. Non moi j'ai été élevé parmi beaucoup de nanas en fait, donc... mais par contre je ne suis pas psychologue. Quand je mets en scène un personnage féminin je ne me dis jamais « une femme ne dirait pas ça ou une femme ne penserait pas ça », moi je m'identifie et tant pis si ça tombe faux mais j'écris vraiment pour mon propre plaisir comme un peu chez Fellini où parfois c'est des vraies nanas, parfois c'est complètement imaginaire, parfois c'est un fantasme, ce qui est important c'est qu'on sente qu'il y a une dynamique, qu'on sente qu'il se rend heureux. Je n'essaye jamais de me faire passer pour un psychologue quand je raconte une histoire.

JÉRÔME COLLIN : Vous peignez ?

JOANN SFAR : Oui, enfin je fais des aquarelles, je fais des trucs comme ça, je fais de la couleur. Là j'ai un ordinateur qui permet de faire des... il y a des programmes de peinture, il y a des photoshops, des trucs comme ça aussi, alors j'essaie ça, j'essaie de voir si ça réagit pareil que de la peinture, mais sur les BD j'aime bien confier la couleur à d'autres gens. J'ai 2 coloristes, depuis très longtemps, il y a Walter d'un côté, qui habite au Japon, et de l'autre côté Brigitte Findakly qui est l'épouse de Lewis Trondheim, et tous les deux ils font la couleur de la plupart de mes livres.

JÉRÔME COLLIN : Pourquoi ?

JOANN SFAR : Parce qu'ils colorient mieux que moi, parce qu'ils font des couleurs très propres, très nettes, très inspirées. Quand je colorie moi c'est de l'aquarelle, c'est plus barbouillé, plus peinture justement et une BD il faut



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

avant tout que ce soit lisible donc... et puis c'est bien que ce soit une autre personne qui amène la couleur, ça amène un autre regard, on est toujours surpris par ce que ramène le coloriste par rapport à une BD.

JÉRÔME COLLIN : Ben je ne savais pas que Hulk était vert parce que c'était mieux. Pour imprimer.

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLLIN : Vous en avez d'autres des comme ça ?

JOANN SFAR : Des comme ça ? Non, c'est la seule qui me venait.

Gainsbourg a passé sa vie à se réinventer

JÉRÔME COLLIN : Pourquoi votre chanteur préféré c'est Brassens et vous avez fait un film sur Gainsbourg ? Non mais avouez que c'est étrange.

JOANN SFAR : Mais parce que Gainsbourg a commis beaucoup plus d'erreurs que Brassens dans sa vie donc la vie de Gainsbourg est plus intéressante à raconter.

JÉRÔME COLLIN : Donc pour qu'une vie soit intéressante il faut qu'elle soit remplie d'erreurs.

JOANN SFAR : Je crois, oui. Ou en tout cas se planter ou en tout cas piquer des crises... Je pense que Georges Brassens à 10 ans et Georges Brassens à la veille de sa mort c'était le même personnage. J'ai l'impression qu'il n'a jamais changé.

JÉRÔME COLLIN : La moustache en moins.

JOANN SFAR : Oui. Tandis que Gainsbourg il a passé sa vie à se réinventer, donc ça donne envie de raconter.

JÉRÔME COLLIN : Et il vous a fasciné pourquoi ? Pour toutes ses erreurs justement ?

JOANN SFAR : Oui. Mais c'est un peu pareil que dans le roman du vampire là, il y a cette idée du Juif russe paumé qui débarque et qui essaie de s'en sortir avec l'Europe, avec les femmes, avec le tragique, c'est presque le même personnage un petit peu. C'est un type qui vit la nuit et qui ne sait pas quoi faire de ses nuits. Ça me plaît beaucoup.

JÉRÔME COLLIN : Pourquoi ces personnages-là vous fascinent ?

JOANN SFAR : Parce qu'ils ont beaucoup d'ambition pour la France. Ce sont des immigrés qui arrivent en France et qui ont déjà une idée de la France, une idée très haute, très ambitieuse, parce qu'ils ne sont pas Français, parce qu'ils viennent de Russie, parce qu'ils sont nés dans un autre pays et on leur a raconté plein de choses, et on oublie de dire ça quand on s'en prend aux immigrés, on oublie de dire qu'il y a des gens qui viennent dans un pays avec de l'espoir et avec beaucoup de considération pour le pays dans lequel ils arrivent. On peut le voir aujourd'hui beaucoup avec les Etats-Unis, il y a beaucoup de gens qui vont aux Etats-Unis avec l'idée que c'est un pays extraordinaire. Alors même s'il y a beaucoup d'aspects pourris aux Etats-Unis, leur rêve américain ils vont en faire une petite réalité. Donc il me semble que chez beaucoup d'artistes d'Europe dans les années 20, dans les années 30, il y a eu un rêve français. Je ne sais pas ce qu'il en est aujourd'hui mais ça je veux bien être un peu nostalgique de ça.

Pour les BD, la Belgique c'est un marché colossal, parfois cela représente jusqu'au tiers des ventes de mes livres !

JÉRÔME COLLIN : Je n'ai pas fait de détours jusqu'ici, vous êtes content.

JOANN SFAR : Ah oui, on est allé en ligne droite, on ne pouvait pas aller plus vite depuis le Manos jusqu'à Filigranes.

JÉRÔME COLLIN : Non. Je suis content, au moins vous le remarquez. Vous connaissez vraiment Bruxelles ?

JOANN SFAR : En fait j'y vais à peu près tous les ans depuis une 15aine d'années parce que j'ai la chance d'avoir des livres qui marchent effectivement bien en Belgique. Ça, c'est quitte ou double pour les auteurs français. Y'a certains auteurs de BD français qui ne passent pas du tout la frontière belge.

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai ?

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLLIN : Et qui ont un vrai succès en France ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JOANN SFAR : Bien sûr.

JÉRÔME COLLIN : Comme ?

JOANN SFAR : Bien sûr. Par exemple Fred, qui était mon dessinateur préféré, ne s'est jamais vendu en Belgique. Pour des raisons... Parce que certains types d'humour passent la frontière ou pas. Moi j'ai beaucoup de chance parce que dès le début ça s'est très bien passé avec la Belgique. Mon analyse c'est qu'il y a une écriture presque germanique dans mes comédies, c'est-à-dire que j'ai du sérieux et du grotesque dans mon écriture et ça je crois que ça existe fort en Belgique. J'ai beaucoup lu Jean Ray, j'ai beaucoup ces auteurs-là depuis petit, et peut-être que mon point commun avec les Belges c'est ça, c'est mettre du sérieux, du grotesque et de la morbidity dans la même histoire et ça c'est très peu français. Donc peut-être aussi parce que Pierre Dubois, mon maître en BD, vient des Ardennes belges, donc il m'a beaucoup fait lire des trucs, enfin voilà j'ai beaucoup de chance avec ça et évidemment pour les BD c'est un marché colossal la Belgique, parfois ça représente... jusqu'au tiers des ventes de mes livres viennent de Belgique.

JÉRÔME COLLIN : C'est vrai ?

JOANN SFAR : Oui, sur certains livres, je ne sais plus lesquels, donc c'est quelque chose d'important.

JÉRÔME COLLIN : C'est très étonnant.

JOANN SFAR : Ben voilà. Je ne suis pas le seul.

JÉRÔME COLLIN : 1/3 des ventes !

JOANN SFAR : C'est arrivé. Je crois qu'ils m'ont dit ça sur certains livres donc je suis venu très souvent en Belgique pour ça. Malheureusement je connais très peu la Belgique, je connais Bruxelles, je connais Liège, c'est tout. Je ne suis jamais allé à Ostende, je ne suis jamais allé à Namur, je ne suis jamais allé à Gand... J'aimerais bien allé à Gand parce que c'est chez Jean Ray. Il y a une autre chose qui me plaît en Belgique c'est que vous avez la tradition de récits de genre. Peut-être grâce au scoutisme, peut-être grâce à tout ça il y a eu une vraie tradition de récits d'aventure, de récits d'horreur, de récits surnaturels, qui sont beaucoup mis en avant chez vous. En France on en a aussi mais ce n'est pas mis en avance. Ce n'est pas des choses...

JÉRÔME COLLIN : Comme par exemple ?

JOANN SFAR : Comme par exemple « Fantomas ». Les surréalistes mettaient « Fantomas » en avant, mais aujourd'hui on ne va pas le ressusciter ou on ne va peut-être même pas lui trouver d'équivalent en littérature française aujourd'hui, alors qu'en Belgique c'est quelque chose qui est vu avec une certaine noblesse, ou en tout cas qui passe un petit peu pour actuel. Il y a un absurde dans lequel je me reconnais pas mal et aussi une espèce de méchanceté que j'aime bien, une espèce de cruauté, de morbidity. Il y a un autre truc bien que vous avez, c'est que vous n'avez pas encore acquis la maladie parisienne du sérieux, c'est-à-dire le fait qu'un romancier ou un critique ne doit surtout jamais passer pour un con donc... il y a une manière de faire attention à Paris qui est très embêtante. Pour un écrivain c'est compliqué parce que ça je n'arrive pas du tout à...

JÉRÔME COLLIN : Vous n'y arrivez... non.

JOANN SFAR : Non. Puis je fais exprès en plus de ne pas y aller, là-dedans

JÉRÔME COLLIN : Vous habitez Paris maintenant ?

JOANN SFAR : J'habite Paris depuis plus de 20 ans. J'aime beaucoup cette ville, j'ai toujours du mal à m'y faire parce qu'à Nice il faisait beau, on était à la plage tout le temps, c'est aussi bête que ça, mais j'aime beaucoup Paris.

J'ai toujours eu des gens qui détestaient mon travail mais très violemment !

JÉRÔME COLLIN : Est-ce que vous avez l'impression de chercher une seule chose à travers tous ces métiers, cette boulimie ?

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLLIN : Une seule chose ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JOANN SFAR : Oui, je cherche une seule chose, on cherche à raconter une histoire qui va se répondre d'un livre à l'autre. Quand je vois la filmographie de Woody Allen je me dis que tout ça raconte une histoire, donc le rêve c'est un petit peu ça. Moi mes exemples ça va être des Woody Allen ou des Chabrol ou des Romain Gary qui pendant toute leur existence ont travaillé assez régulièrement et ont laissé un travail qui a l'air bordélique mais qui en fait est cohérent. Ce sont des puzzles qui permettent d'avoir, une philosophie c'est un bien grand mot, mais une vision du monde oui sans doute.

JÉRÔME COLLIN : Vous, votre histoire centrale, c'est laquelle ?

JOANN SFAR : Je ne sais pas.

JÉRÔME COLLIN : Celle que vous tissez petit à petit.

JOANN SFAR : Je ne sais pas. J'ai l'impression quand même que « Le Chat du Rabbin » ça les résume un peu toutes parce qu'il y a ce personnage qui est étrange, qui a une parole un petit peu magique, qui a une relation avec une fille dont on ne sait pas si c'est une amoureuse, une maîtresse, une déesse, donc celui-là il dit toutes mes préoccupations. J'espère qu'on les retrouve dans chacune des histoires, je n'ai pas l'ambition quand je fais un nouveau livre qu'il raconte quelque chose de radicalement différent, pour moi c'est la suite du feuilleton un petit peu. Et puis j'ai aussi envie que ça se casse la gueule, j'aime bien chercher le moment où ça ne marche pas, j'aime bien chercher... ma manière d'écrire j'ai envie de la confronter à la voix d'acteurs qui vont la dire bien ou qui vont la dire mal, il y a une chute là-dedans qui m'amuse. Par exemple là, le roman, c'était très agréable à écrire mais après il a fallu que je l'enregistre pour un audio livre, donc il a fallu que je parle et là, on est confronté à ce qu'on a écrit, donc il y a des moments où on est prétentieux, on est très fier de soi, et il y a des moments où on se dit mais comment j'ai pu laisser passer ce truc-là alors que je l'ai pourtant écrit 3 fois, et être confronté à son propre travail, des fois ça rend prétentieux mais des fois ça fout la honte et ça, ça m'intéresse beaucoup.

JÉRÔME COLLIN : Est-ce qu'écrire vous avez l'impression de vous frotter à vos propres limites ? C'est-à-dire à votre incapacité à pouvoir le faire comme vous souhaiteriez le faire ?

JOANN SFAR : Oui très fort.

JÉRÔME COLLIN : Et ça vous plaît ça ?

JOANN SFAR : Pas toujours. Par exemple j'aimerais beaucoup réussir à faire un thriller palpitant de la première à la dernière page. Malheureusement ce que j'écris je sais très bien qu'il y a des moments qui sont supers et des moments où ça baisse mais bon c'est mon style, j'arrive pas... je peux essayer de couper, de réécrire... ça ne va pas être mieux donc je suis obligé d'admettre qu'au bout d'un moment il y a une musique qui est ma musique à moi, et j'ai pu constater qu'il y a des gens à qui ça plaît et y'a des gens qui détestent mais depuis toujours, j'ai toujours eu des gens qui détestaient mon travail mais très violemment, je ne comprends pas pourquoi parce que si ça ne leur plaît pas ils n'ont qu'à pas le lire, et à l'inverse des gens très gentils, donc bon j'ai l'habitude de tout ça. Ce n'est pas de la résignation de ma part, c'est qu'on ne peut pas passer sa vie à se battre contre soi-même. Au bout d'un moment on a un plaisir à faire son travail, je me souviens d'une interview de Brassens où il dit : ben qu'est-ce que vous voulez, je chante des charrettes et des corbillards alors que j'adore les voitures Porsche mais je ne peux pas chanter des choses qui ne sont pas dans mon registre. Donc moi c'est un peu pareil, j'adore les polars survoltés mais je ne saurais pas les écrire.

JÉRÔME COLIN : Il y a un dessinateur belge, quand on lui demande de faire un dessin, il dit : et quand vous croisez Julien Clerc vous lui demandez de chanter « Femmes je vous aime » ? J'aime beaucoup, mais je vais quand même demander : vous pouvez nous faire un dessin ?

JOANN SFAR : Oui je le fais volontiers.

JÉRÔME COLIN : Ah génial ! Vous avez tout ce qu'il faut là.

JOANN SFAR : Moi c'est mon métier, ça me fait plaisir.

JÉRÔME COLIN : Et s'il y a un taxi dedans vous êtes le bienvenu parce que j'ai déjà vu que vous racontiez des histoires de taxi.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JOANN SFAR : Parce que j'en prends tout le temps. Je prends 2, 3 taxis par jour, et ils me font la conversation, et en plus...

JÉRÔME COLIN : Et vous les dessinez ?

JOANN SFAR : Oui. Et en plus comme je m'appelle Sfar ils sont... parce que Sfar c'est très peu juif, la plupart des Sfar sont arabes et tunisiens, donc les types croient tous que je suis arabe et ils me racontent plein de choses et on a des discussions très intéressantes. Alors en plus, il doit y avoir 10.000 taxis à Paris, mais je me retrouve très souvent avec les mêmes.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

JOANN SFAR : Oui. Y'a des taxis que j'ai eu 2, 3 fois dans le même mois, peut-être parce qu'ils partent au boulot au même moment que moi... Vous êtes un peu emmerdant à dessiner parce qu'on se ressemble donc je vais vous dessiner et vous allez croire que je me dessine-moi, on se ressemble un petit peu quand même. Vous êtes plus beau bien entendu...

JÉRÔME COLIN : Je pensais le contraire.

JOANN SFAR : Il faut toujours flatter les chauffeurs de taxi sinon après la note va être salée.

JÉRÔME COLIN : Elle est déjà salée. Quand quelqu'un me dit 2 millions de « Chat du Rabbin » j'appuie sur un bouton et y'a un bonus.

JOANN SFAR : Moi quand j'arrive à Nice et que je prends un taxi je m'efforce toujours de bien faire comprendre que je ne suis pas parisien et que je suis du coin sinon je sais que je vais prendre grave.

JÉRÔME COLIN : Vous savez reprendre l'accent.

JOANN SFAR : Bien sûr. (*Avec l'accent*) alors on va... vous êtes gentil, on prend par la voie rapide, d'accord. Parce que sinon, s'ils sentent que t'es parisien, c'est comme le loup qui a senti l'odeur du sang. Déjà tu vois que le compteur est tourné vers le chauffeur donc tu ne vois pas ce qu'il y a marqué dessus...

JÉRÔME COLIN : C'est foutu.

JOANN SFAR : ça m'est arrivé une fois à Nice, on avait pris le taxi avec un copain, on arrive à l'aéroport et on sait que d'habitude c'est 40 euros, là c'était 130. Alors on a dit que ça n'allait pas. Le monsieur a fait un scandale, et on a dit écoutez, si c'est comme ça on appelle le policier qui est là. Ah d'accord, eh Lionel viens, y'a les deux couillons de Paris qui veulent me casser les couilles. Le policier est arrivé. Qu'est-ce qu'il y a messieurs, vous voulez le loper votre avion ou pas ? Vous voulez qu'on discute ? On a payé, on est parti.

JÉRÔME COLIN : Ça doit leur faire tellement plaisir. Comment on ne se lasse pas de dessiner 10 heures par jour ?

JOANN SFAR : Des fois on se lasse et on fait un roman. Pour changer. Parce qu'on n'a pas envie que les journées se ressemblent toutes. Je ne me lasse jamais de dessiner par contre je peux me lasser de dessiner la même chose. Il y a des moments où j'en ai marre de faire des BD donc je vais faire du dessin d'après nature ou quand on fait un film on dessine aussi beaucoup parce qu'on dessine les robes, on dessine les décors, on dessine tout ça, et c'est vraiment cette idée-là, c'est emmener le dessin dans des nouveaux territoires, ne pas être en train de dessiner toujours la même chose d'une certaine façon. Ça me paraît intéressant.

JÉRÔME COLIN : Donc le roman c'est presque parti d'un ras le bol de dessin ?

JOANN SFAR : En tout cas c'est parti de l'envie de finir une histoire, ça c'était vraiment important, de dire mes lecteurs qui râlent ont raison, je vais leur amener une histoire avec une fin, j'ai besoin de 500 pages et 500 pages en BD je n'y arriverai pas. Donc je ne me suis pas dit tiens je vais devenir romancier, je ne trouve pas que romancier ce soit plus noble que dessinateur de BD, d'abord pour moi c'est... par contre finir une histoire oui, c'est pas mal, dans le mesure où les lecteurs le demandent, ça me permettra de m'éviter de me faire insulter sur Internet par mes lectures qui m'écrivent pour se plaindre...

JÉRÔME COLIN : Y'en a beaucoup ?

JOANN SFAR : Oui. Oui parce qu'on crée une intimité, donc forcément c'est très passionnel et j'aime beaucoup ça d'ailleurs. J'aime beaucoup parce qu'autant je peux être embêtant avec les critiques parce qu'ils n'ont pas payé le bouquin, autant le lecteur qui a acheté le livre j'estime que je lui dois quelque chose, donc quand il n'est pas content



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

c'est possible mais j'aime bien en parler avec lui, j'aime bien qu'on sache si c'est un malentendu passager ou si on n'est pas amené à se retrouver.

Je suis un elfe des bois !

JÉRÔME COLIN : Vous dormez combien d'heures par nuit ?

JOANN SFAR : 5 heures, 6 heures. Quand je ne dors pas je me lève. Je refuse de prendre des somnifères ou des machins et tout, je ne prends jamais de choses comme ça, donc quand je n'arrive pas à dormir en général ça veut dire qu'il faut se lever et écrire des choses, mais par contre je passe beaucoup de temps à faire des jeux vidéo. Je joue à un jeu qui s'appelle Skyrim, c'est un jeu où on est dans un monde d'héroïque fantaisie et tout et donc on visite un pays imaginaire, on se bat contre des dragons, on monte des niveaux, et je joue à ça nuit et jour, et malheureusement quand j'ai créé mon personnage je voulais faire un orque ou un troll mais ma petite fille était là et elle m'a obligé à faire un elfe des bois.

JÉRÔME COLLIN : Donc vous êtes un elfe des bois.

JOANN SFAR : Ca fait des mois que je suis un petit elfe des bois ce qui est insupportable parce que moi je voulais être un grand balaise et du coup je suis nul au combat, je sais être copain avec des animaux ce qui ne sert à rien du tout dans le jeu puisque c'est un jeu où on les tue plutôt, et voilà. Skyrim c'est un super jeu. J'aime bien parce qu'on est vraiment dans un autre monde quand on est dedans.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue, et le monde tel qu'on le vit il n'est pas assez bien ?

JOANN SFAR : C'est bien mais c'est moins bien que Skyrim.

JÉRÔME COLIN : Ou parce qu'il faut écrire donc écrire autre chose, dessiner donc dessiner autre chose, jouer donc jouer, aller autre part.

JOANN SFAR : Non le vrai monde je le regarde, là par exemple je suis en train de vous dessiner donc je fais du dessin d'après nature, la vie c'est bien mais c'est moins bien que Skyrim. Skyrim on peut chevaucher des dragons, on peut apprendre les cris des dragons, après on pousse des cris qui ont des tas de pouvoir magiques, ça me plaît beaucoup. On rencontre des tas de personnages qui vous donnent des missions à faire, des trucs, des gens à aller tuer, tout ça, dans la vie personne ne me demande jamais d'aller tuer quelqu'un.

JÉRÔME COLIN : C'est parce que vous ne faites pas le bon métier.

JOANN SFAR : Ben oui. Et je ne peux pas me battre avec une hache, enfin y'a plein de choses que je n'ai pas le droit de faire. Alors que vraiment y'a des soirs ça défoulerait.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai.

J'adore rencontrer mes lecteurs...

JÉRÔME COLIN : Vous allez faire quoi chez Filigranes ?

JOANN SFAR : Et bien je vais signer mes livres. Je vais dédicacer mon roman aux gens de chez Filigranes. J'y étais déjà aller il y a quelques années et c'était super. C'est une bonne librairie.

JÉRÔME COLIN : Ça vous plaît ou c'est du service après-vente pur et dur ?

JOANN SFAR : Ca me plaît beaucoup parce que je ne vais pas tous les jours dédicacer mes livres, parce que j'adore rencontrer mes lecteurs et parce que je ne le fais pas souvent. Donc quand je le fais je suis content. Et là le fait que ce soit un roman c'est amusant parce qu'il y a la fois les lecteurs de BD mais y'a aussi un nouveau public, ça crée des rencontres. Moi je passe quand même beaucoup mes journées dans mon coin à écrire, sans voir personnes, ce n'est pas comme un musicien, il chante, tout de suite il voit le retour des gens, et puis j'aime bien socialiser. Et puis à Bruxelles ils sont plutôt sympas en général. J'ai jamais eu de mauvaise expérience avec les lecteurs. La seule chose parfois qui peut être un peu dommage c'est que j'ai des lecteurs très fidèles qui sont là souvent, donc parfois le temps de leur faire un dessin à chacun la dédicace est presque finie et on arrive aux nouvelles personnes qu'on



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

connaît à peine mais bon en même temps quand les gens me suivent depuis 20 ans je suis reconnaissant quoi. Ça ne s'est jamais mal passé une dédicace. Il y a des fois où il y a des petits événements, des petits machins... une fois il y a une femme enceinte qui est tombée dans les pommes, des trucs comme ça... Une fois y'a une nana qui était grosse et qui était dans l'escalier à faire la queue, et je dis au libraire mais enfin, elle est enceinte, va lui dire de passer devant, il va la voir, il revient et il me dit : bravo elle n'est pas enceinte ! Mais sinon en général ça se passe très bien.

JÉRÔME COLIN : Est-ce qu'il y a des lecteurs qui ont des relations presque passionnelles à votre travail et qui effectivement peuvent s'enflammer...

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLIN : Soit de colère, soit de passion...

JOANN SFAR : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vraiment ?

JOANN SFAR : La BD ça draine des gens qui sont passionnés, qui sont monomaniaques, je ne peux pas leur en vouloir parce que je suis pareil, en particulier la série « Donjon » qu'on a créée avec Lewis Trondheim, ça c'est vraiment générateur de fans mais assez chouettes parce que la plupart des fans de « Donjon » sont assez intellos, machins... Là où j'ai eu un peu plus de problèmes c'est au début de ma carrière, je faisais « Petrus Barbygère » avec Pierre Dubois, qui est un truc de cape et d'épée surnaturel avec des monstres, et y'a plein de bikers qui avaient décidé que c'était leur BD un peu phare et ils venaient à chaque dédicace, et ils étaient sympas, moi je m'entends bien avec ces milieux-là, mais y'en a certains qui étaient un peu brutes, même par rapport aux autres lecteurs, des fois c'était un peu compliqué et par contre là où je m'amusais le plus c'était quand j'ai fait la BD qui s'appelait « Grand vampire », et là j'allais dans tous les clubs gothiques punks de Paris et j'aimais bien parce qu'il y avait plein de nanas en vinyle avec des hauts talons, j'étais très content, et j'étais un peu le... on était 2, il y avait Philippe Ledroit et moi, et on allait souvent dans ces boîtes-là et on aimait bien, alors on dédicait la nuit dans des... Il y avait le Kata Bar à Paris où on allait.

JÉRÔME COLIN : Chérie je reviens demain, je vais travailler.

JOANN SFAR : Voilà.

JÉRÔME COLIN : C'est ça ?

JOANN SFAR : Ça c'est la partie pas désagréable du travail.

Au bout d'un moment, on se met à dessiner presque tout le temps les mêmes nanas !

JÉRÔME COLIN : Les femmes c'est une des grandes histoires de votre vie ? Parce que vous les dessinez bien quand même.

JOANN SFAR : En même temps je suis marié depuis 25 ans...

JÉRÔME COLLIN : Non bien sûr, ce qui n'empêche pas hein.

JOANN SFAR : On a le droit de regarder même si on n'achète pas.

JÉRÔME COLLIN : Même au-delà de ça.

JOANN SFAR : C'est très amusant. C'est très amusant parce qu'on a envie d'être elles quand on est dessinateur, on a envie de jouer le rôle de la femme donc il y a presque un travestissement dans le fait de dessiner une nana. On touche les limites de l'égalité quand on arrive à l'anatomie, quand on arrive aux différences qu'il y a entre nous, le fait que nos hanches ne sont pas faites pareilles, que nos épaules ne sont pas faites pareilles, on est dans un déterminisme intéressant, donc ça me plaît beaucoup. Comment on joue avec aussi. Parce que quand on est une femme il y a des heures de la journée où on décide d'être très femme et des heures où on décide que ce ne sera pas important, donc c'est la manière dont on marche, tout ça, ça me plaît. La mode ça m'intéresse beaucoup, les costumes ça m'intéresse, donc oui...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Mais vous, vous les dessinez comment les femmes ? Qu'est-ce qu'il y a de commun à vos dessins de femme ? Dites-moi.

JOANN SFAR : Il y a des trucs qui reviennent. Il y a les pommettes hautes un peu comme ça, il y a ça beaucoup chez les filles russes, il y a ça chez des filles d'Afrique du Nord aussi. Il y a souvent des espèces de cascades de cheveux comme ça, et sinon après oui j'ai presque 2 types de filles, il y a d'un côté une espèce de nana un peu massive, un peu presque préhistorique, et de l'autre côté je peux dessiner des filles très grandes, très filiformes, un peu Jane Birkin, un peu modèle à la Twiggy, mais fatalement au bout d'un moment on se met à avoir, on se met à dessiner presque tout le temps les mêmes nanas. C'est-à-dire, mes copains se moquent de moi parce que je leur dis tiens, je vais dessiner unetelle et puis je dessine et en fait je dessine toujours le même modèle, parce qu'au bout d'un moment on prend des habitudes. Hugo Pratt il se mettait à dessiner toujours les mêmes nanas au bout d'un moment. Donc on ne le fait pas exprès. En BD mes dessinateurs de filles préférés ce serait Guido Crepax qui est un grand dessinateur italien, mon copain Christophe Blain, Blutch que je trouve très fort, Hugo Pratt, donc on voit bien, il y a une idée de romantisme, il y a une idée de personnages féminins qui prennent le pouvoir, qui sont assez mordants, et qui ne choisissent pas entre quelque chose de très glamour et une domination. Ça me plaît beaucoup. Ça me plaît de mettre en scène Birkin et Gainsbourg et que ce soit Birkin le chef. Ça m'amuse.

C'était Charlotte qui devait jouer le rôle de son père !

JÉRÔME COLIN : Est-ce que c'est vrai que quand vous avez réalisé « Gainsbourg vie héroïque », vous aviez demandé à Charlotte d'interpréter le rôle ?

JOANN SFAR : C'est tout à fait vrai, et elle avait dit oui, et on a travaillé ensemble pendant quelques mois là-dessus jusqu'au moment où ça l'a écrasée et que ça lui a semblé insupportable, mais tout le projet du film provient du fait que Charlotte devait jouer le rôle de son père, c'était mon projet de base, et pour moi c'était la seule qui était légitime pour jouer Gainsbourg sans l'imiter, et quand elle a quitté le film, pour moi le film s'arrêtait, et la rencontre avec Elmosnino a tout sauvé parce qu'il m'a proposé quelque chose qui n'était pas une imitation, qui était une invention presque onirique, presque théâtrale, il m'a dit on va le traiter comme si c'était un archétype de théâtre, comme si c'était Cyrano de Bergerac. Et là je me suis beaucoup retrouvé là-dedans.

JÉRÔME COLIN : Charlotte a dit non à la fin parce que ça devenait... elle réalisait ce qu'elle allait faire ?

JOANN SFAR : Oui, elle m'a dit qu'elle avait accepté d'une certaine façon pour tuer le dragon, parce qu'elle voulait un petit peu se débarrasser des terreurs que ça faisait, et au contraire ça disait une emprise. Elle voulait... l'enjeu c'est qu'elle devait jouer et chanter les chansons de son père et elle m'a dit au bout d'un moment c'est tellement de pression que je n'arrive plus à jouer au piano. Donc il se produisait le résultat inverse de l'effet escompté. Mais ça aurait donné un film complètement différent. Ça aurait donné un film beaucoup plus bizarre encore et je crois qu'une des choses qui l'a fait renoncer c'est qu'elle a participé au film sur... je ne me souviens plus... « I'm not there », ça s'appelle comme ça ?

JÉRÔME COLIN : Bob Dylan, oui.

JOANN SFAR : Elle a participé au film sur Bob Dylan et elle a joué un rôle là-dedans...

JÉRÔME COLIN : Où Kate Blanchette fait Bob Dylan.

JOANN SFAR : Elle a vu Kate Blanchette faire Bob Dylan et je crois qu'elle a été très impressionnée par ça et qu'elle n'a pas voulu être en compétition avec ça. C'est dommage parce que ce n'est absolument pas ça que je voulais faire. Moi je ne l'aurais pas transformée en Serge Gainsbourg. Je l'aurais laissée telle qu'elle était, avec juste les vêtements, et on a accepté la convention que c'était elle Gainsbourg.

JÉRÔME COLIN : Vous dites en France on est frileux, on ne produirait pas des films comme ça... c'est quand même culoté comme parti-pris je veux dire, et pourtant...

JOANN SFAR : Mais je dis en France aujourd'hui parce que « Gainsbourg » c'était il y a 5 ans...

JÉRÔME COLIN : Ça a vraiment changé en 5 ans ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JOANN SFAR : Oui ça a énormément changé. Ça a énormément changé, la dernière fois qu'il y a eu un film français ambitieux dans ce genre-là c'était « The artist », je veux dire un film bizarre, onirique machin etc... Il y en a très peu des films comme ça. Il y en a très peu. Quand « Gainsbourg » a été fait, il a coûté 13 millions d'euros et les gens considéraient que c'était un film moyen cher, aujourd'hui ce serait considéré comme un film très cher.

JÉRÔME COLIN : Très cher oui.

JOANN SFAR : Donc les budgets ont baissé de manière colossale et quand j'ai fait « Gainsbourg » pour 13 millions d'euros, il y avait « Lucky Luck » pour 25 millions d'euros en même temps. Donc c'était... j'étais dans un film cher pour un premier film mais tout à fait courant. Aujourd'hui... Donc une telle érosion en peu de temps ça s'est rarement vu.

JÉRÔME COLIN : Et là votre prochain film ce sera sur quoi ?

JOANN SFAR : Je travaille sur plusieurs et j'attends le déclenchement de plusieurs films. J'ai un projet qui est un thriller très action, très violent...

JÉRÔME COLIN : Que vous avez écrit.

JOANN SFAR : Non, qu'a écrit un ami. J'ai un projet surnaturel, un peu genre « Bilbo le Hobbit » sur lequel je travaille depuis très longtemps et je cherche des partenariats en Angleterre. Enfin voilà il y a toutes sortes d'histoires comme ça et on attend que ça se déclenche. A chaque fois il y a des intérêts, il y a des personnes qui veulent bien y aller mais ça se finance avec plusieurs groupes donc il faut beaucoup se déplacer, il faut beaucoup convaincre, ce n'est pas la partie la plus motivante mais enfin bon c'est important. Mais je ne veux pas sous prétexte que c'est compliqué dire ah ben tiens je vais faire plus simple. Comme j'ai la chance de pouvoir faire des livres à côté, je me dis ben j'irai si c'est comme je veux. Sinon ben je n'irai pas, j'en ferai un livre.

JÉRÔME COLIN : Quel luxe hein.

JOANN SFAR : Non puisque je suis prêt à ne pas faire.

JÉRÔME COLIN : Non mais c'est vrai, c'est vachement bien, c'est un luxe justement.

JOANN SFAR : C'est-à-dire le vrai luxe ce serait qu'on me dise oui, et quand on ne me dit pas oui je ne le fais pas. Ça s'appelle plutôt un caprice. C'est comme le gosse, tu ne veux pas, et bien je ne le fais pas. Tu ne veux pas faire autre chose ? Non. Ca j'aime bien.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes facile à vivre dans tout cela ?

JOANN SFAR : Non. Je crois que sur un tournage en particulier je suis très gentil, je suis très souriant mais je suis très casse-couilles. C'est-à-dire que je suis le premier à arriver le matin, le dernier à partir le soir, je suis très respectueux vis-à-vis de tout le monde, mais en même temps j'ai des idées vraiment très précises et ça se fait toujours dans le dialogue, ça se fait toujours dans le sourire mais je crois que je peux être fatigant. Mais en même temps je vois les films sur lesquels on est sensé repartir, je reprends tout le monde et tout le monde est ravi de repartir. Je ne crois pas que j'ai eu une seule dispute sur le film de « Gainsbourg », ni sur « Le Chat », donc ça c'est...

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

JOANN SFAR : Je réfléchis... Ben non je crois que ça s'est bien passé. Donc voilà. Avec des personnalités très fortes, avec des gens qui ont tous beaucoup d'ego, c'est normal parce qu'ils sont fiers de leur travail, aussi beaucoup de maniaquerie, parce que les gens quand ils ont du métier, pas seulement les acteurs, les techniciens aussi, ils ont leur manière de travailler, peut-être que c'est la chose... je crois que c'est Danny Boyle qui disait ça, il disait : avant d'être des artistes, les réalisateurs leur métier c'est de se débrouiller pour que plein de personnalités fortes soient heureuses ensemble. Donc ça, on est obligé de le faire en ayant soi-même beaucoup d'ego, beaucoup de côté dictateur, tout ça, parce qu'il faut les emmener dans une danse, donc finalement j'ai besoin qu'ils me regardent du matin au soir. Pour qu'ils soient dans le même trip, pour qu'on soit dans le même délire. Même quand on n'est pas en train de diriger une scène, je vais faire des blagues, je vais faire des dessins, je vais faire des conneries parce qu'il faut qu'on reste dans la même énergie. Après quand ça s'arrête, le soir, on peut se reposer.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue quand même de prendre un pied pratiquement égal à la solitude extrême du dessinateur et au côté effectivement chef d'entreprise...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux

JOANN SFAR : C'est très différent. C'est ça qui est chouette.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue, de prendre pratiquement un pie égal à ça, parce que...

JOANN SFAR : C'est ça qui est chouette.

JÉRÔME COLIN : Théoriquement on a des personnalités qui vont plus avec l'un ou l'autre.

JOANN SFAR : Mais ils respectent beaucoup les moments où je dois dessiner par exemple. Sur le tournage j'ai toujours ma table à dessins et quand il fait sombre j'ai ma lampe frontale, et ils savent que quand je dessine là on laisse... je ne vais pas à la machine à café, je reste sur ma table et je dessine, mais ils savent que c'est le moment où je prends quelques minutes tranquille.

JÉRÔME COLIN : On est chez Filigranes !

JOANN SFAR : Eh bien voilà. Je vais aller me faire dédicacer mon propre livre.

JÉRÔME COLIN : Ben oui.

JOANN SFAR : Il est en tee-shirt, il va prendre froid.

JÉRÔME COLIN : Il va avoir froid oui.

JOANN SFAR : Bon je vous laisse le dessin.

JÉRÔME COLIN : Ecoutez j'espère bien, je suis très impatient...

JOANN SFAR : Ça ne vous empêche pas de vous faire payer par l'éditeur, j'ai beaucoup pris sur votre temps...

JÉRÔME COLIN : Génial. Regardez-moi ça ! J'adore.

JOANN SFAR : Merci chauffeur !

JÉRÔME COLIN : Merci beaucoup, vraiment.

JOANN SFAR : C'était très bien, je reprendrai ce taxi

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ? Très bien alors.

JOANN SFAR : Au revoir, merci beaucoup.

JÉRÔME COLIN : Merci beaucoup à vous.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Joann Sfar sur la Deux